

Le bracelet de grenats

(Alexandre Kouprine)

L. van Beethoven. 2 Son.
(op.2, N° 2).
Largo Appassionato

I

Vers la mi-août, juste avant l'apparition de la nouvelle lune, le temps devint absolument affreux, d'une façon très habituelle pour les rives septentrionales de la mer Noire. Tantôt régnait pendant des journées entières, sur terre comme sur mer, un épais brouillard, et alors, l'énorme sirène du phare mugissait jour et nuit comme un taureau furieux ; tantôt tombait, d'un matin à l'autre, une pluie fine semblable à de la poussière d'eau, qui transformait les chemins et les sentiers argileux en un borbier de fange épaisse et compacte où s'enlisaient pour longtemps chariots et voitures ; tantôt soufflait, venant du nord-ouest, de la steppe, un ouragan féroce : les cimes des arbres oscillaient, se courbant et se redressant comme des vagues en pleine tempête, les toitures métalliques des villas faisaient entendre, la nuit, un grondement de tonnerre, comme si quelqu'un courait dessus en souliers ferrés, les châssis des fenêtres sursautaient, les portes claquaient, les tuyaux de poêle hurlaient sauvagement. Quelques barques de pêche se perdirent en mer, et deux d'entre elles ne revinrent pas : ce fut seulement une semaine plus tard que les corps des pêcheurs furent rejetés en divers points du rivage.

Les gens fréquentant la station balnéaire à la périphérie de la ville voisine – pour la plupart des Grecs et des Juifs, aimant la vie et méfiants comme tous les Méridionaux –, avaient regagné la ville en toute hâte. Sur la chaussée amollie s'étiraient d'interminables files de chariots surchargés de toutes sortes d'affaires, de meubles et d'articles ménagers : matelas, divans, coffres, chaises, lavabos, samovars. Vu à travers le rideau trouble de la pluie, ce pitoyable saint-frusquin, paraissant tout usé, sale et misérable, faisait un triste spectacle ; les femmes de chambre et les cuisinières assises tout en haut, sur une bâche mouillée, des fers à repasser, des boîtes en fer-blanc et des paniers dans les mains, les chevaux en sueur et à bout de forces, qui s'arrêtaient à tout instant, tremblant des genoux, fumant et les flancs souvent gonflés, les rouliers enveloppés de nattes pour se protéger de la pluie, et jurant d'une voix enrouée, tout cela aussi était navrant à voir. Les datchas¹ délaissées offraient un spectacle encore plus triste, dans leur soudaine et vaste nudité, avec leurs parterres saccagés, leurs carreaux cassés, les

¹ Les villas évoquées un peu plus haut.

chiens abandonnés et les monceaux d'ordures de toutes sortes, mégots, papiers, tessons, petites boîtes et fioles de médicaments.

Mais au début de septembre, le temps changea brusquement, du tout au tout. Ce furent d'un coup des journées paisibles et sans nuages, claires, ensoleillées, chaudes, encore plus même qu'en juillet. Dans les champs moissonnés et desséchés, sur les chaumes raides et jaunes, les toiles des araignées d'automne brillaient d'un éclat de mica. Les arbres apaisés perdaient leurs feuilles sans bruit ni protestation.

La princesse Véra Nikolaïevna Cheïne, épouse du maréchal de la noblesse², n'avait pas pu quitter sa datcha, en raison de réparations non encore achevées dans sa maison de la ville. À présent, elle se réjouissait fort de la venue de ces journées charmantes, du silence, de la solitude, de l'air pur, du gazouillement des hirondelles rassemblées sur les fils télégraphiques avant leur envol, ainsi que de la caresse de la brise salée montant de la mer.

II

De plus, ce dix-sept septembre³, c'était sa fête. En raison de lointains et tendres souvenirs d'enfance, elle aimait ce jour, et elle en attendait à chaque fois quelque bonheur miraculeux. Son mari, parti en ville le matin, appelé par des affaires urgentes, avait laissé pour elle, sur son chevet, un boîtier contenant de magnifiques boucles d'oreille composées de perles piriformes, et ce cadeau la réjouissait encore davantage.

Elle était toute seule dans la maison. Son frère Nikolai, célibataire vivant d'ordinaire avec eux, avait dû également se rendre en ville, lui au tribunal, en tant que substitut du procureur. Son mari avait promis d'amener pour le dîner⁴ juste quelques amis, et parmi les plus proches. Cela tombait bien, que sa fête arrivât pendant leur séjour à la villa. En ville, il eût fallu donner un dîner d'apparat, voire un bal, tandis qu'ici, à la datcha, on pouvait s'en tirer avec des dépenses minimales. Malgré sa position en vue dans le monde, ou peut-être à cause d'elle, le prince Cheïne avait du mal à joindre les deux bouts. L'immense patrimoine familial avait été presque entièrement dilapidé par ses ancêtres, et il se trouvait obligé de vivre au-dessus de ses moyens, en dépensant pour les réceptions, les œuvres de bienfaisance, la toilette, les chevaux, etc. La princesse Véra, chez qui son ancien amour passionné pour son mari s'était depuis longtemps changé en un sentiment d'amitié solide, sincère et fidèle, employait toutes ses forces à aider le prince à éviter la ruine complète. À son insu, elle se privait de bien des choses et visait à l'économie, autant que cela était possible, dans ses dépenses domestiques.

Pour l'heure, elle marchait dans le jardin et coupait soigneusement, à l'aide de ciseaux, des fleurs pour décorer la table. Les parterres étaient mal entretenus et dépeuplés. Des œillets doubles multicolores achevaient de fleurir, des giroflées

² Élu par la noblesse de la province, il exerce diverses responsabilités sous l'autorité du gouverneur.

³ Le trente dans le nouveau calendrier : Sainte Véra...

⁴ Repas principal, pris vers 15 heures, voire, comme ici, nettement plus tard : il correspond au « dîner » d'Ancien Régime en France.

aussi, étaient à moitié en fleur, et à moitié encore dans leurs petites cosses vertes à l'odeur de chou, les rosiers donnaient encore – pour la troisième fois cet été – des boutons et des roses, mais déjà plus rares, étiolées, comme abâtardies. Cependant, les dahlias, les pivoines et les asters resplendissaient de leur beauté froide et hautaine, répandant dans l'air délicat une odeur d'herbe automnale et mélancolique. Le reste des fleurs, après leurs amours luxuriantes et leurs maternités estivales sans bornes, versaient silencieusement sur le sol les graines innombrables, semences de la vie future.

Sur la route proche se firent entendre les sons bien connus d'une trompe d'automobile⁵ à trois tons, signalant l'arrivée d'Anna Nikolaïvna Friessé, sœur de la princesse Véra, qui avait, le matin, promis au téléphone de venir l'aider dans ses préparatifs pour bien recevoir ses invités.

L'ouïe fine de Véra ne l'avait pas trompée. Elle alla à la rencontre de sa sœur. Quelques minutes minutes plus tard, un élégant coupé s'arrêta de façon abrupte devant le portail de la villa, et le chauffeur, sauta adroitement de son siège pour ouvrir la portière.

Les deux sœurs s'embrassèrent avec joie. Elles étaient liées, depuis leur tendre enfance, d'une chaude amitié, pleine de sollicitude. D'apparence, elles se ressemblaient étonnamment peu. L'aînée, Véra, tenait de sa mère, une beauté anglaise, sa haute silhouette souple, son minois gentil mais d'une fierté froide, des mains belles quoique plutôt grandes et cette ensorcelante tenue d'épaules que l'on aperçoit sur les anciennes miniatures. La cadette, Anna, avait au contraire hérité du sang mongol de son père, prince tatar⁶ dont le grand-père ne s'était fait baptiser qu'au début du XIX^e siècle, et dont l'ancienne lignée remontait à Tamerlan, ou encore Lang-Temir, comme son père nommait fièrement, en tatar, ce grand vampire. Elle était plus petite que sa sœur d'une demi-tête, avait les épaules assez larges, était vive, insouciant et moqueuse. Son visage était nettement de type mongol, avec des pommettes assez fortes, des yeux étroits que sa myopie lui faisait sans cesse cligner, et une expression hautaine de sa petite bouche sensuelle, due notamment à sa grosse lèvre inférieure qui avançait un peu : ce visage était pourtant attirant, il s'en dégagait un charme incompréhensible et indéfinissable, qui résidait peut-être dans son sourire, peut-être dans la féminité accusée de tous ses traits, peut-être dans la coquetterie de sa piquante et provoquante mimique. Sa laideur gracieuse excitait et attirait l'attention des hommes plus fréquemment, et plus fortement, que la beauté aristocratique de sa sœur.

Elle était mariée à un homme très riche et très stupide, qui ne faisait rigoureusement rien, mais était vaguement rattaché à une institution de bienfaisance et avait même le titre de gentilhomme de la Chambre⁷. Elle ne pouvait pas souffrir son mari, mais avait eu de lui deux enfants – un garçon et une fille ; après quoi, elle avait décidé de ne plus mettre d'enfant au monde, et n'en avait pas eu d'autre. Véra, elle, désirait ardemment des enfants, et même le plus possible, mais, pour quelque raison, n'arrivait pas à en avoir, et elle éprouvait une

⁵ La nouvelle date de 1910...

⁶ La mère de Kouprine, né en 1870, était une princesse tatare.

⁷ Rang inférieur (neuvième) du *Tchin*, la Table des rangs de Pierre le Grand.

véritable adoration, une passion malade pour les enfants de sa sœur, mignons et anémiques, toujours corrects et obéissants, avec leurs petits visages blafards au teint de farine et leurs cheveux de lin, ondulés comme ceux des poupées.

Pétrie de contradictions charmantes, mais parfois étranges, Anna n'était que joyeuse incohérence. Elle s'adonnait avec entrain aux flirts les plus risqués dans toutes les capitales et toutes les villes d'eaux d'Europe, sans jamais tromper son mari, qu'elle ridiculisait pourtant de façon méprisante, aussi bien en sa présence que derrière son dos ; elle était dépensière, adorait les jeux de hasard, les danses, les impressions fortes et les spectacles ayant du piquant, à l'étranger elle fréquentait les cafés louches, tout en se distinguant par une généreuse bonté et une sincère et profonde piété qui l'avait amenée à se convertir secrètement au catholicisme. Son dos, sa gorge et ses épaules étaient d'une rare beauté. Quand elle allait à un grand bal, elle se découvrait bien davantage que ne l'autorisaient la décence et la mode, mais on disait que son profond décolleté cachait toujours un cilice.

Véra, quant à elle, était d'une simplicité sévère, froide avec tout le monde, d'une amabilité un peu hautaine ; son indépendance s'accompagnait d'un calme royal.

III

— Mon Dieu, comme c'est joli, chez vous ! Comme on est bien ! disait Anna en suivant un sentier avec sa sœur, à petits pas pressés. Si c'est possible, asseyons-nous un peu sur le banc au bord de la falaise. Cela fait si longtemps que je n'ai pas vu la mer. Et quel air admirable : le respirer vous emplit le cœur de joie. L'été dernier, en Crimée, à Miskhor, j'ai fait une découverte surprenante. Sais-tu ce que sent l'eau de mer, à marée montante ? Figure-toi que cela sent le réséda.

Véra eut un sourire tendrement railleur :

— Tu as de l'imagination !

— Non, non. Je me souviens aussi de la fois où tout le monde s'est moqué de moi parce que j'avais dit qu'on pouvait voir une nuance de rose dans la lumière de la lune. Or, l'autre jour, le peintre Boritski - celui qui fait mon portrait - m'a donné raison, il a dit que les artistes savaient cela depuis longtemps.

— Ce peintre, c'est ton nouveau béguin ?

— Il faut toujours que tu inventes ! se mit à rire Anna qui, s'approchant vite du bord de la falaise, abrupte muraille rocheuse tombant tout droit dans la mer, jeta un coup d'œil vers le bas, eut un cri d'effroi et recula, le visage blême.

— Ah, que c'est haut ! dit-elle d'une voix faible et tremblante. Lorsque je regarde d'une telle hauteur, je ressens toujours un picotement à la fois doux et répugnant dans la poitrine... et des pincements dans les doigts... Et pourtant, cela m'attire, m'attire...

Elle voulut se pencher de nouveau au-dessus du vide, mais sa sœur la retint.

— Anna, ma chérie, pour l'amour de Dieu ! J'ai le vertige quand tu fais cela. Assieds-toi, je te prie.

— Bon, bon, voilà, je m'assois... Mais vois, quelle beauté, quel plaisir - l'œil ne peut pas s'en rassasier. Si tu savais comme je suis reconnaissante envers Dieu pour les merveilles qu'il a faites à notre intention !

Elles restèrent toutes les deux songeuses quelques instants. La mer gisait tout en bas. De leur banc, le rivage n'était pas visible, ce qui renforçait encore le sentiment d'infini, la majesté de la vaste mer. Celle-ci était d'un calme caressant, d'un joyeux bleu, le courant se signalant juste par des bandes plus claires, à la courbure régulière, le bleu de l'eau s'approfondissant vers l'horizon.

Paraissant si petites que l'œil les distinguait à peine, des barques de pêche sommeillaient, immobiles, non loin du rivage. Au loin, comme suspendu en l'air, n'avançant pas, un trois-mâts uniformément vêtu, de heut en bas, d'harmonieuses voiles blanches bombées par le vent;

— Je te comprends, dit pensivement l'aînée, mais je ne réagis pas tout à fait comme toi. Quand je revois la mer après une longue absence, elle m'émeut, me réjouit et m'étonne. C'est comme si je voyais pour la première fois un immense et solennel prodige. Mais ensuite, quand je suis habituée à elle, cette immensité plane et vide commence à m'oppresser... La regarder m'ennuie, je m'efforce de ne plus la voir. C'est assommant.

Anna sourit.

— À quoi penses-tu ? lui demanda sa sœur.

— L'été dernier, dit malicieusement Anna, nous sommes partis en grande cavalcade depuis Ialta jusqu'à Outch-Koch⁸. tu sais, le coin forestier au-dessus de la cascade. Nous nous sommes d'abord retrouvés dans un nuage, il faisait très humide et l'on y voyait mal, mais nous avons gravi un sentier escarpé entre les pins. Et soudain, ce fut la forêt prit fin, et nous sortîmes du brouillard. Représente-toi un terrain plat étroit au sommet de la falaise, avec le précipice sous nos pieds. Les villages, en bas, avaient l'air de boîtes d'allumettes, les bois et les jardins ressemblaient à des touffes d'herbe. L'endroit tout entier descend vers la mer comme une carte de géographie. Et au loin – la mer ! S'étendant sur cinquante ou cent verstes⁹ au large. J'avais l'impression d'être en l'air, prête à m'envoler. Quelle beauté, quelle légèreté ! Je me suis retournée vers le guide pour lui dire avec enthousiasme : « Alors ? C'est beau, n'est-ce pas, Seïd-Ogly ? » Il a seulement fait claquer sa langue : « Ah, madame, c'est d'un ennui, pour moi ! Je vois ça tous les jours ! »

— Je te remercie pour la comparaison, dit en riant Véra ; non, je pense juste que nous autres, gens du Nord, nous ne pouvons pas comprendre le charme de la mer. J'aime la forêt. Tu te souviens de la nôtre, à légorovskoïé ?... Peut-on jamais se lasser de la forêt ? Les pins !... Et la mousse !... Les amanites tue-mouche ! Du vrai satin rouge brodé de perles de verre blanches. Ce silence... cette fraîcheur...

— Moi, ça m'est égal, j'aime tout, répondit Anna; Et j'aime plus que tout ma chère sœur, ma sage Vérienka¹⁰. Il ne reste au monde que nous deux, n'est-ce pas ?

Elle enlaça son aînée et se serra contre elle, joue contre joue. Mais elle se rappela brusquement quelque chose.

⁸ Défilé étroit, gorge profonde avec chute d'eau, non loin de Ialta.

⁹ La verste faisait un peu plus d'un kilomètre.

¹⁰ Forme très inhabituelle de diminutif caressant pour Véra.

— Non mais, ce que je suis bête ! Nous voilà, comme dans un roman, à évoquer la nature, toi et moi, et j'ai complètement oublié mon cadeau pour toi. Regarde. J'espère seulement qu'il va te plaire, j'ai un peu peur.

Elle sortit de son sac à main un carnet à la reliure étonnante : sur un fond de vieux velours bleu en partie effacé par le temps et devenu gris, un filigrane d'or terni formait un dessin d'une rare complexité, d'une finesse et d'une beauté remarquables - visiblement l'œuvre, amoureusement travaillée, d'un artiste habile et patient. Le carnet était fermé par une chaînette d'or aussi mince qu'un fil, et les feuilles du milieu étaient remplacées par de minces tablettes d'ivoire.

— Quelle chose magnifique ! C'est divin ! dit Véra en embrassant sa sœur. Je te remercie. Où as-tu trouvé une telle merveille ?

— Chez un antiquaire. Tu sais que j'aime fouiller dans les vieux bric-à-brac, j'ai un faible pour cela. C'est ainsi que je suis tombée sur ce livre d'heures¹¹. Regarde, tu vois cet ornement en forme de croix, ici ? À vrai dire, je n'ai trouvé que la reliure, il m'a fallu imaginer tout le reste : les feuilles, les fermoirs, le crayon. Mais, en dépit de toutes mes explications, Molliné ne voulait pas comprendre ce que je désirais : les fermoirs de même style que tout le dessin, en vieil or mat, finement gravé ; Dieu sait ce qu'il a fabriqué. La chaînette, tout de même est très ancienne, c'est authentiquement vénitien.

Véra caressa la belle reliure.

— Une véritable antiquité !... Quel âge peut avoir ce carnet ? demanda-t-elle.

— J'ai peur d'avancer une date précise. Approximativement, entre la fin du dix-septième siècle et le milieu du dix-huitième...

— Comme c'est étrange, dit Véra avec un sourire songeur : voilà que je tiens dans mes mains un objet qui a pu se retrouver dans celles de la marquise de Pompadour, ou de la reine Antoinette¹² elle-même... Mais tu sais, Anne, à toi seule pouvait venir la fantaisie de transformer un livre d'heures en carnet¹³ de dame ! Allons tout de même voir où cela en est, chez nous.

Elles revinrent à la maison en passant par une grande terrasse de pierre closes de tous côtés par des espaliers touffus porteurs de raisins « Isabelle¹⁴ ». Les abondantes grappes noires, exhalant une faible odeur de fraise, pendaient lourdement au milieu de la sombre verdure dorée ça et là par les rayons du soleil. Une pénombre de couleur verte régnait sur toute la terrasse, faisant aussitôt paraître plus pâles les visages des deux femmes.

— Tu vas faire servir ici ?

— C'était mon intention, au début... Mais les soirées sont très fraîches, à présent. Nous serons mieux dans la salle à manger. Les messieurs n'auront qu'à venir fumer ici.

— Y aura-t-il quelqu'un d'intéressant ?

— Je ne sais pas encore. Je sais juste que notre grand-père sera là.

— Ah, ce bon grand-père. Quel plaisir ! s'exclama Anna en battant des mains. Cela fait cent ans que je ne l'ai pas vu, il me semble.

¹¹ Livre de prières.

¹² Sic.

¹³ En français dans le texte, avec une note le traduisant en russe.

¹⁴ Cépage de raisin noir d'origine américaine.

— Il y aura la sœur de Vassia¹⁵ et, je crois, le professeur Spiechnikov. J'ai tout bonnement perdu la tête, hier, Annienka¹⁶ : tu sais qu'ils aiment tous les deux – aussi bien grand-père que le professeur – bien manger. Mais ici, pas plus qu'en ville, impossible de se procurer quoi que ce soit, même en y mettant le prix. Luc a déniché des cailles – il les avait commandées à un chasseur de ses amis – et mijote quelque chose de savant. On a trouvé du rosbif assez correct – l'inévitable rosbif, hélas ! Et de très belles écrevisses.

— Eh bien, ce n'est pas si mal. Ne t'inquiète pas. D'ailleurs, entre nous soit dit, toi aussi, tu aimes les bonnes choses.

— Mais il y aura aussi une rareté. Ce matin, un pêcheur nous a apporté un coq de mer¹⁷. Je l'ai vu. Un vrai monstre. Effrayant, même.

Montrant une curiosité avide pour tout ce qui la concernait – et aussi pour ce qui ne la concernait pas –, Anna exigea aussitôt qu'on lui montrât le coq de mer.

Le cuisinier Luc, grand, le visage rasé et jaune, arriva en portant un grand baquet blanc de forme oblongue qu'il tenait soigneusement, avec peine, par les anses, craignant de renverser de l'eau sur le parquet.

— Douze livres¹⁸ et demi, Votre Excellence¹⁹, dit-il avec l'orgueil propre aux cuisiniers. Nous l'avons pesé tout à l'heure.

Le poisson était trop grand pour le baquet, il gisait au fond, la queue repliée. Ses écailles avaient des miroitements d'or, ses nageoires étaient d'un rouge vif, et de son énorme gueule de carnassier partaient, sur les côtés, deux longues ailes d'un bleu tendre, plissées en éventail. Le coq de mer était encore vivant, il remuait ses ouïes avec force.

La cadette toucha du petit doigt, avec précaution, la tête du poisson. Mais le coq fit soudain jaillir de l'eau d'un mouvement de son ventre, et Anna retira sa main en poussant un cri.

— Que Votre Excellence daigne ne pas s'inquiéter, nous allons faire pour le mieux, dit le cuisinier, ayant visiblement compris que cela préoccupait Véra²⁰. Un Bulgare vient de nous apporter deux melons. Des sortes d'ananas. Dans le genre des cantaloups, mais bien plus parfumés. Et je me permettrai encore de demander à Votre Excellence quelle sauce elle désire pour le coq : tartare, polonaise, on peut aussi le servir pané, dans du beurre ?

— Fais comme tu l'entends. Tu peux disposer ! dit la princesse.

¹⁵ Diminutif de Vassili : il s'agit du prince, son mari.

¹⁶ Pour Anna. Voir la note 10 : les deux sœurs ont visiblement l'habitude de s'appeler ainsi.

¹⁷ Encore appelé grondin, ou rouget.

¹⁸ *Fount*, livre russe, faisant environ 450 grammes.

¹⁹ Le terme russe signifie : « Votre Splendeur »....

²⁰ Le texte dit : « Anna », distraction probable de l'auteur.

IV

Les invités commencèrent à arriver à partir de cinq heures. Le prince Vassili Lvovitch²¹ amena avec lui sa sœur Lioudmila Lvovna, veuve de son mari Dourassov, grosse femme débonnaire et extrêmement taciturne, son beau-frère Nikolaï Nikolaïévitch²², la célèbre pianiste Jenny Reiter, l'amitié de celle-ci et de la princesse Véra remontant à l'institut Smolny²³, et enfin le jeune et riche mondain connu dans toute la ville sous l'appellation familière de Vassioutchok²⁴, fêtard et mauvais sujet, très apprécié en société pour ses talents de chanteur, de déclamateur et d'organisateur de tableaux vivants, de spectacles et de bazars de charité. Vint ensuite en automobile le mari d'Anna, accompagné du gros professeur Spiechnikov, bonhomme rasé, énorme et difforme, ainsi que du vice-gouverneur²⁵ von Seek. En bon dernier arriva le général Anossov, dans un joli landau²⁶ de louage, escorté de deux officiers : le colonel d'État-major Ponamariov²⁷, homme maigre et bilieux, prématurément vieilli, écrasé par un travail de bureau au-dessus de ses forces, et le lieutenant de hussards de la Garde²⁸ Bakhtinski, ce dernier passant à Pétersbourg pour le meilleur danseur qui fût, et pour un commissaire de bal san égal.

Le général Anossov, grand vieillard obèse à la chevelure d'argent, descendit pesamment du marchepied, en se retenant d'une main à l'accotoir du siège du cocher et de l'autre à l'arrière-train de la calèche. Il tenait dans sa main gauche un cornet acoustique, et dans sa main droite une canne à embout de caoutchouc. Il avait un grand visage rougeaud, fort commun, avec un gros nez charnu et des yeux clignotants, demi-cercles lumineux et enflés où se lisait cette expression d'une bonhomie majestueuse et légèrement méprisante propre aux gens courageux et simples ayant souvent vu de près le danger et la mort. L'ayant reconnu de loin, les deux sœurs accoururent vers la voiture, juste à temps pour le prendre sous le bras de chaque côté, le soutenant moitié pour rire, moitié pour de bon.

— Un... véritable évêque ! dit le général d'une voix voilée et caressante de basse.

— Grand-père, gentil grand-père, cher grand-père ! disait Véra sur un ton de léger reproche. Nous vous attendons tous les jours, vous pourriez vous montrer un peu plus...

²¹ Fils de Lev (Léon). Il s'agit du mari de Véra, le prince Cheïne.

²² Frère de Véra et d'Anna.

²³ Célèbre institut pour jeunes filles nobles à Saint-Pétersbourg ; il devint en 1917 le quartier général des bolcheviks...

²⁴ Pour Vassili ; très familier, un brin méprisant.

²⁵ Adjoint du gouverneur de la province, lequel est le chef de l'administration et le représentant du pouvoir central.

²⁶ Voiture hippomobile.

²⁷ Ou Ponomariov : la prononciation est la même, l'accent étant final, ici.

²⁸ Corps d'élite chargé de la protection du tsar, institué par Pierre le Grand en remplacement de celui des *Streltsy* qui s'était révolté contre lui.

— Grand-père a perdu sa conscience chez nous, dans le Midi, dit Anna en riant : vous pourriez, il me semble, vous souvenir de votre filleule. Mais vous jouez les Don Juan, monsieur le dévergondé, et vous oubliez jusqu'à notre existence...

Le général découvrit sa tête majestueuse et leur baisa la main, à l'une puis à l'autre, puis les embrassa sur les joues, et leur baisa de nouveau la main.

— Attendez... mes petites... ne me grondez pas, dit-il en poussant des soupirs après chaque mot, dus à asthme très ancien. Ma parole... ces médecins de malheur... ont passé l'été à baigner mes rhumatismes... dans une espèce de gelée... boueuse... qui sent affreusement mauvais... Et ils ne me laissaient pas partir... Vous êtes les premières... chez qui je viens... Je suis très content... de vous voir... Vous êtes toujours fringantes ?... Toi, Vérotchka... une vraie lady... te voilà tout le portrait... de ta défunte mère... Quand me fais-tu venir pour le baptême ?

— Oh ! je crains, grand-père, que ça n'arrive jamais...

— Ne perds pas espoir... tu as l'avenir devant toi... Prie le Seigneur... et toi, Ania, tu n'as pas du tout changé... À soixante ans, tu seras toujours une libellule, du vif-argent. Attendez, que je vous présente messieurs les officiers.

— Cela fait longtemps que j'ai eu cet honneur ! dit le colonel Ponamariov en s'inclinant.

— J'ai été présenté à la princesse à Pétersbourg, ajouta le hussard.

— Eh bien, dans ce cas, je te présente, Ania, le lieutenant Bakhtinski. C'est un danseur et un tapageur, mais un très bon cavalier. Bakhtinski, mon cher, retire donc de la calèche... Allons, mes petites... Que vas-tu nous donner à manger, Vérotchka ? Moi, après mon régime de cure, j'ai un appétit de... sous-officier fraîchement émolu.

Le général Anossov était un compagnon d'armes et un ami fidèle du défunt prince Mirza-Boulat-Touganovski²⁹. Après la mort de celui-ci, il avait reporté toute sa tendre amitié, toute son affection sur les filles du prince. Il les connaissait depuis leur tendre enfance, il avait même été le parrain d'Anna. À cette époque – et cela restait encore le cas –, il commandait la grande, mais déclassée, forteresse de K***, et fréquentait quotidiennement le domicile des Touganovski. Les enfants l'adoraient pour la façon dont il gâtait, leur faisait des cadeaux, les amenait à sa loge au cirque et au théâtre, et pour l'entrain avec lequel il jouait, mieux que personne, avec eux. Mais ce qui les enchantait surtout, et s'était le plus gravé dans leur mémoire, c'étaient ses récits guerriers, les expéditions, les combats, les bivouacs, les victoires et les retraites, la mort, les blessures, les gelées féroces – récits faits sans hâte, tranquillement épiques, sincères, histoires racontées entre le thé du soir et cette heure regrettable où les enfants doivent aller se coucher.

A l'aune des mœurs actuelles, ce débris du passé apparaissait comme une figure titanique et extraordinairement pittoresque. En lui se mélangeaient notamment les traits simples, mais touchants et profonds, qui se rencontraient, même de son temps, bien plus souvent chez les hommes du rang que chez les officiers, ces traits du moujik russe qui, réunis, composent un type élevé, rendant non seulement notre soldat invincible, mais faisant de lui un grand martyr, presque un saint – ces traits consistant en une foi naïve, sans malice, un regard clair et plein d'une bonhomie joyeuse sur la vie, une bravoure froidement efficace, un

²⁹ Le père de Véra, Anna et Nikolai.

sentiment de résignation devant la mort et de pitié pour le vaincu, une patience infinie et une étonnante endurance physique et morale.

Depuis celle en Pologne³⁰, Anossov avait participé à toutes les campagnes, à l'exception de celle de Mandchourie³¹. Il aurait sans hésité pris part à celle-ci, mais on n'avait pas fait appel à lui, et il avait une règle grande par sa modestie : « Ne va pas chercher la mort tant qu'on ne te réclame pas. » Pendant tout son temps de service, non seulement, il n'avait fait fouetter personne, mais il ne lui était même jamais arrivé de frapper un soldat. Lors de l'insurrection polonaise, il refusa un jour de faire fusiller des prisonniers, en dépit de l'ordre que lui avait donné personnellement le chef du régiment. « Un espion, je suis prêt à le faire fusiller, dit-il, et même à le tuer moi-même, si vous m'en donnez l'ordre. Mais des prisonniers, je ne puis le faire. » Et il dit cela si simplement, avec tant de respect, sans l'ombre d'un défi ou d'une pose, en regardant bien en face le colonel, de ses yeux clairs au regard ferme, qu'au lieu de le faire fusiller lui-même, on le laissa tranquille.

Pendant la guerre de 1877-1879³², il atteint rapidement le grade de colonel, en dépit du fait qu'il sortait seulement, selon son expression, de « l'Académie des ours³³ ». Il prit part au passage du Danube, traversa les Balkans, fut de l'embuscade au mont Chipka³⁴ et de la dernière attaque de Plevna³⁵ ; il fut blessé une fois gravement, quatre fois légèrement, et reçut en outre un éclat de grenade lui causant une sérieuse commotion cérébrale. Radetski et Skobelev³⁶ le connaissaient personnellement, et lui témoignaient le plus grand respect. Un jour, notamment, Skobelev déclara : « Je connais un officier bien plus courageux que moi : le major Anossov. »

Il revint de la guerre presque complètement sourd – conséquence de l'éclat de grenade reçu, avec une jambe malade, amputée de trois orteils qui avaient gelé pendant la traversée des Balkans, et un rhumatisme très sévère attrapé sur le mont Chipka. Au bout de deux ans de tranquillité, on voulut le flanquer à la retraite, mais Anossov tint bon. Usant de son influence, le chef de la province – qui avait été témoin de sa bravoure et de son sang-froid lors du passage du Danube – lui vint fort opportunément en aide. À Pétersbourg, on résolut de ne pas chagriner ce colonel de grand mérite, on lui donna le commandement³⁷ à vie de la forteresse de K*** – fonction davantage honorifique que nécessaire à la défense nationale.

En ville, du plus petit au plus grand, tout le monde le connaissait et se moquait gentiment de ses faiblesses, de ses petites habitudes et de sa façon de s'habiller. Il allait toujours sans épée, dans une redingote passée de mode, portant

³⁰ Insurrection polonaise de 1863.

³¹ Guerre russo-japonaise de 1904-1905.

³² Guerre russo-turque, la Russie venant en aide à la Serbie. Évoquée à la fin d'*Anna Karénine*.

³³ École de dressage des ours, instituée au XVII^e siècle à Smorgon et qui subsista jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ou peut-être le début du XIX^e siècle.

³⁴ En Bulgarie.

³⁵ En russe : Plevna. Vilel de Bulgarie.

³⁶ Fiodor Radetski (1820-1890) et Mikhaïl Skobelev (1843-1882,) généraux de l'armée russe.

³⁷ D'où son titre final de « général »...

une casquette aux bords larges et à l'énorme visière droite, une canne dans la main droite et un cornet acoustique dans la gauche, immanquablement accompagné de deux carlins gras, nonchalants et enroués, pointant toujours en avant un bout de langue mordillé. Lorsqu'il lui arrivait, au cours de sa promenade matinale, de rencontrer des amis, les passants entendaient de fort loin, jusque dans d'autres quartiers, le commandant crier, et ses chiens aboyer à sa suite.

Comme beaucoup de sourds, il aimait passionnément l'opéra, et parfois, pendant quelque duo langoureux, dans tout le théâtre retentissait sa voix de basse fort décidée : « Comme il a filé ce do, le diable m'emporte ! On dirait qu'il casse des noix. » Un rire contenu parcourait la salle entière, sans même que le général le soupçonnât : dans sa naïveté, il pensait avoir seulement, en chuchotant, échangé ses impressions avec ses voisins.

Ses obligations de commandant lui faisaient souvent, flanqué de ses carlins enroués, rendre visite au corps de garde, où les officiers aux arrêts se reposaient, en jouant au wint³⁸, en buvant du thé et en racontant des anecdotes, des fatigues du service. Il interrogeait chacun avec minutie : « Votre nom ? Qui vous a mis aux arrêts ? Pour combien de jours ? Pour quel motif ? » Parfois, de façon très inattendue, il félicitait un officier pour un acte de bravoure contraire au règlement ; parfois aussi, il se mettait à en admonester un autre, criant tellement qu'on l'entendait dans la rue. Mais, ayant assez crié, il s'informait, sans pause ni transition, au sujet des repas de l'officier : d'où les faisait-il venir, combien les payait-il ? Il arrivait qu'un sous-lieutenant, brebis égarée purgeant là de longs arrêts de rigueur et venant de quelque trou perdu sans même un corps de garde, avouât se contenter, faute d'argent, de la popote des soldats. Anossov donnait immédiatement l'ordre de faire venir les repas du pauvre diable de l'Hôtel du commandant, qui ne se trouvait qu'à deux cents pas du corps de garde.

Ce fut à K*** qu'il se lia à la famille Touganovski, nouant avec les enfants des relations si étroites que cela devint pour lui un besoin de les voir tous les soirs. Lorsque les jeunes filles étaient invitées quelque part ou que les nécessités du service le retenaient, lui, le général s'affligeait sincèrement et ne savait où se mettre, dans les grandes pièces de son hôtel particulier. Chaque été, il prenait un congé et passait un mois entier dans la propriété des Touganovski, à légorovskoïé, distante de K*** de cinquante verstes.

Il avait reporté toute sa tendresse cachée, et son besoin d'affection, sur ces enfants, sur les filles, surtout. Il avait été marié, autrefois, mais il l'avait oublié, tant cela remontait à loin. Avant la guerre³⁹, sa femme s'était enfuie avec un acteur⁴⁰ en tournée, séduite par sa veste de velours et ses manchettes de dentelle. Le général lui avait fait parvenir une pension jusqu'à sa mort, en refusant de la reprendre, en dépit de scènes de repentir et de lettres éplorées. ils n'avaient pas eu d'enfants.

³⁸ Jeu de cartes proche du whist et du bridge, fort prisé en Russie dans le deuxième moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e. Évoqué chez Tolstoï et chez Tchékhouv.

³⁹ Le texte ne précise pas laquelle.

⁴⁰ Thème très fréquent dans la littérature russe.

V

Contre toute attente, la soirée fut si calme et si tiède que la flamme des bougies sur la terrasse et dans la salle à manger restait immobile. Au dîner, le prince Vassili Lvovitch amusa tout le monde. Il avait un talent extraordinaire et très original de conteur. Il parlait d'un épisode authentique, où quelqu'un de l'assistance ou que tous connaissaient jouait le rôle principal, mais en exagérant, sur un tel ton d'affaires et en gardant un visage si sérieux que les auditeurs se pâmaient de rire. Ce jour-là, il évoquait le mariage raté de Nikolaï Nikolaïevitch⁴¹ avec une riche et belle dame. À la base, il y avait seulement le fait que le mari de la dame ne voulait pas lui accorder le divorce. Mais chez le prince, la vérité s'entrelaçait merveilleusement d'inventions. Voilà que le grave et quelque peu guindé Nikolaï, il le faisait courir dans la rue en bas, tenant sous le bras ses souliers. Un sergent de ville arrêtait le jeune homme au coin de la rue, et Nikolaï n'arrivait qu'après une longue et tumultueuse explication à prouver qu'il était substitut du procureur, et non pas cambrioleur. La noce, selon le narrateur, avait failli avoir lieu, mais à l'instant critique, la bande acharnée des faux témoins recrutés pour l'affaire s'était mise brusquement en grève, en réclamant un supplément d'honoraires. Par avarice (et il était en effet parcimonieux), étant de plus ennemi par principe des grèves de toutes sortes, Nikolaï avait refusé net toute augmentation, en s'appuyant sur un article précis du code, confirmé par un avis de la Cour de cassation. Alors, les faux témoins, lorsque fut posée la question rituelle : « L'un des assistants voit-il des obstacles à ce mariage ? », répondirent en chœur : « Oui, nous en voyons. Toutes nos dépositions au tribunal sont fausses, monsieur le procureur nous les a extorqués de force et sous la menace. Quant au mari de cette dame, en tant que personnes informées, nous pouvons juste dire que c'est l'homme le plus respectable du monde, chaste comme Joseph et d'une douceur d'ange. »

S'étant emparé du thème du mariage, le prince Vassili n'épargna pas non plus Gustav⁴² Ivanovitch Friessé, le mari d'Anna : il raconta que, le lendemain de son mariage, avait demandé le concours de la police pour faire expulser la jeune mariée, ne possédant pas de passeport personnel⁴³, du domicile de ses parents et la ramener au foyer conjugal. La seule chose vraie dans cette histoire était qu'Anna, les premiers temps de leur mariage, avait dû constamment veiller sa mère tombée malade, et comme Véra s'était empressée de rentrer chez elle dans le Midi, le pauvre Gustav Ivanovitch s'était laissé aller à la tristesse et au découragement.

Tout le monde riait. Anna souriait, les yeux mi-clos. Gustav Ivanovitch avait un gros rire triomphant, et son visage maigre, avec sa peau tendue, lisse et brillante, ses cheveux clairs, rares, à la coiffure lisse et soignée, et ses yeux tombés au fond de leurs orbites, ressemblait à une tête de mort, un crâne découvrant par son rire des dents gâtées. Il continuait à adorer sa femme comme au premier jour de leur union, cherchait toujours à s'asseoir à côté d'elle, à l'effleurer sans qu'on aperçût,

⁴¹ Rappel : c'est le frère de Véra et d'Anna.

⁴² Nom et prénom d'origine allemande. Le prénom est transcrit *Goustav* en russe.

⁴³ L'épouse doit résider chez son mari, sauf si celui-ci lui donne un passeport.

et lui faisait la cour avec tant de fatuité amoureuse qu'on éprouvait souvent de la pitié pour lui, ainsi qu'une sorte de gêne.

Avant de se lever de table, Véra Nikolaïevna fit machinalement de compte des convives. Treize. Superstitieuse, elle se dit : « Voilà qui n'est pas bon ! Comment n'ai-je pas pensé plus tôt à faire le compte ? Et c'est la faute de Vassia, qui ne m'a rien dit, au téléphone. »

Quand des amis intimes se réunissaient chez les Cheïne ou les Friessé, on jouait d'ordinaire, après le dîner, au poker, car les deux sœurs aimaient à la folie les jeux de hasard. Les deux maisons possédaient, à cet égard, leurs propres règles : on distribuait à tous les joueurs le même nombre de jetons en ivoire d'une valeur fixée à l'avance, et l'on jouait jusqu'à ce que tous les jetons se trouvassent dans une seule main, le jeu cessant alors, même si les partenaires insistaient pour continuer la partie. Il était rigoureusement interdit de sortir d'autres jetons de la caisse. Ces règles sévères visaient à réfréner l'ardeur de la princesse Véra et celle d'Anna Nikolaïevna, qui, dans le feu du jeu, ne connaissaient plus de limites. Le total des pertes atteignait rarement les cent ou deux cents roubles.

On s'assit, là encore, pour jouer au poker. Véra, qui n'avait pas pris part au jeu, voulait aller sur la terrasse, où l'on se préparait à servir le thé, mais la femme de chambre, l'air quelque peu mystérieux, l'invita à sortir du salon ;

— Que se passe-t-il, Dacha ? demanda, mécontente, la princesse Véra en passant dans le boudoir attenant à sa chambre. Pourquoi faites-vous cette mine idiote ? Et qu'avez-vous dans les mains ?

Dacha posa sur la table un petit objet carré, soigneusement enveloppé dans du papier blanc et noué d'une faveur rose.

— Ma parole, Votre Excellence, ce n'est pas ma faute, balbutia-t-elle, rougissant devant la vexation. Il est arrivé et a dit...

— Qui cela, « Il » ?

— Un commissionnaire à bonnet rouge, Votre Excellence.

— Et donc ?

— Il est arrivé dans la cuisine et a posé cela sur la table. « Donnez-le à votre maîtresse, a-t-il dit. En mains propres uniquement. » J'ai demandé : « De la part de qui ? » Et il m'a répondu : « Tout est marqué là-dedans. » Sur ces mots, il a détalé.

— Rattrapez-le tout de suite.

— Impossible, Votre Excellence : il est arrivé au milieu du dîner, je n'ai pas osé vous déranger, Votre Excellence. Cela va faire une demi-heure.

— Très bien, disposez.

Avec des ciseaux, elle coupa le ruban qu'elle jeta dans une corbeille, avec le papier portant son adresse. Apparut alors un petit étui en peluche rouge sortant visiblement tout droit d'une joaillerie. Véra souleva le couvercle doublé de soie bleu clair et aperçut, dans un fourreau de velours noir, un bracelet d'or ovale, renfermant au milieu, soigneusement replié en octogone, un petit mot. Elle déplia vite le papier. L'écriture lui sembla familière, mais, par un réflexe bien féminin, elle mit tout de suite le mot de côté, pour regarder le bracelet.

C'était un bracelet d'or de mauvais aloi, très gros mais creux, , recouvert à l'extérieur de petits grenats anciens et mal polis. Cependant, au beau milieu du bracelet se dressaient cinq magnifiques grenats cabochons, de la grosseur d'un pois chacun, entourant une étrange petite pierre verte. Lorsque Véra, d'un mouvement de circonstance, plaça le bracelet sous la lumière de l'ampoule, sous

la surface ovoïde des cabochons s'allumèrent soudain en profondeur d'admirables feux, d'un rouge éclatant de vie.

« On dirait du sang ! » pensa-t-elle, brusquement alarmée.

Elle se souvint ensuite du mot et le déplia. Elle lut les lignes qui suivent, tracées d'une écriture fine, à la calligraphie remarquable :

*Votre Excellence,
Très respectée Princesse Véra Nikolaïevna !*

Je vous⁴⁴ souhaite respectueusement une joyeuse et heureuse fête pour le jour de Votre Ange gardien, et prends la liberté de vous envoyer mon modeste présent de sujet dévoué.

« Ah, encore celui-là ! » songea Véra, mécontente. Elle poursuivit néanmoins sa lecture.

Je ne me serais jamais permis de vous offrir quelque objet relevant de mon choix personnel : je n'en ai pas le droit, ni le goût assez sûr, pas plus que – je l'avoue – les moyens. Je suppose, du reste, qu'aucun trésor au monde n'est digne de vous servir de parure.

Mais ce bracelet appartenait à mon arrière-grand-mère, et ma défunte mère fut la dernière à le porter. Vous verrez au centre, entre les grosses pierres, la verte. C'est une espèce très rare de grenat : un grenat vert. Une ancienne légende de notre famille veut que cette pierre ait la propriété de conférer aux femmes qui la portent le don de voyance et d'écarter d'elles les pensées pénibles, tout en préservant les hommes d'une mort violente.

Toutes les pierres ont été fidèlement transférées d'un ancien bracelet d'argent sur celui-ci, Vous pouvez être certaine que personne n'a porté ce bracelet avant vous.

Vous pouvez jeter à l'instant ce jouet ridicule, ou l'offrir à quelqu'un, mais je serai heureux de savoir que Vos mains l'ont touché.

Je vous supplie de ne pas vous fâcher contre moi. Je rougis au souvenir de mon insolence d'il y a sept ans, quand j'ai eu l'audace d'écrire à la jeune fille que vous étiez des lettres sottes et saugrenues, et d'espérer même une réponse. Il ne me reste à présent que de la vénération, une admiration éternelle et un dévouement d'esclave. Je sais maintenant me contenter de souhaiter votre bonheur à chaque instant, et me réjouir de vous voir heureuse. Je m'incline profondément, en pensée, devant les sièges où vous vous asseyez, le parquet sur lequel vous marchez, les arbres que vous frôlez en passant, les domestiques à qui vous parlez. Je n'envie plus rien ni personne.

Je vous demande encore une fois de me pardonner de vous avoir importunée par cette longue lettre inutile.

Votre humble serviteur jusqu'à la mort, et par-delà la mort.

G. S. J.

⁴⁴ Tous les « V » de « Vous » sont, dans le texte russe, en majuscules, ce qui est classique dans les formules de politesse. Je ne le reproduis pas.

« Montrer cela à Vassia, ou ne pas lui montrer ? Et si je lui montre, quand le faire ? Tout de suite, ou après le départ des invités ? Non, plutôt après : tout de suite, je serai moi aussi ridicule, tout comme ce malheureux. »

Ainsi réfléchissait la princesse Véra, sans pouvoir détacher son regard des cinq flammes ensanglantées tremblotant à l'intérieur des cinq grenats.

VI

On eut du mal à faire jouer au poker le colonel Ponamariov. Il disait ne pas savoir y jouer, ne pas admettre les jeux de hasard, même pour rire, et n'aimer jouer – en s'y entendant assez bien – qu'au wint. Il céda cependant aux prières et finit par y consentir.

Il fallut d'abord lui apprendre le jeu et corriger ses erreurs, mais il assimila assez vite les règles du poker, et moins d'une demi-heure plus tard, tous les jetons se trouvaient devant lui.

– Ce n'est pas permis ! dit Anna, l'air comiquement vexée. Vous auriez pu nous laisser le temps de ressentir quelque chose.

Trois des invités – Spiechnikov, le colonel et le vice-gouverneur, Allemand lourd, très correct et fort ennuyeux – étaient si particuliers que Véra ne savait que faire pour les distraire. Elle organisa pour eux un wint, en invitant Gustav Ivanovitch à venir faire le quatrième. De loin, Anna baissa les paupières en signe de remerciement, ce que sa sœur comprit aussitôt. Tout le monde savait que, si l'on ne mettait pas Gustav Ivanovitch à jouer aux cartes, il passerait toute la soirée près de sa femme, comme une pièce rapportée, la mettant de mauvaise humeur avec sa tête de mort souriant en exhibant ses dents gâtées.

À présent, la soirée se passait sans heurts, sans tension, avec animation. Accompagné par Jenny Reiter, Vassioutchok chanta à mi-voix des *canzonette* populaires italiennes et des airs orientaux de Rubinstein⁴⁵. Il avait un filet de voix, mais juste, sûr et d'un timbre agréable. Musicienne très exigeante, Jenny Reiter l'accompagnait toujours sans se faire prier. On disait d'ailleurs que Vassioutchok lui faisait la cour.

Dans un coin, sur un divan, Anna flirtait audacieusement avec le hussard. Véra s'approcha et prêta l'oreille en souriant.

– Non, non, ne riez pas, s'il vous plaît, disait gaiement Anna en clignant de ses jolis et provoquants yeux tatars en direction de l'officier. Vous jugez bien sûr comme un travail le fait de galoper à bride abattue à la tête de votre escadron, et de franchir d'es haies aux courses. Mais regardez un peu notre travail à nous. Nous venons tout juste d'organiser une loterie instantanée⁴⁶. Vous croyez que ce fut chose facile ? Pensez-vous ! Une foule dans une salle enfumée, des concierges, des cochers ou je ne sais plus comment ça s'appelle... Et tous de s'incruster en se plaignant, avec je ne sais quelles récriminations... Et en restant

⁴⁵ Anton Grigoriévitch Rubinstein (1829-1894), pianiste, compositeur et chef d'orchestre russe.

⁴⁶ Les numéros gagnants sont annoncés aussitôt, et les lots attribués.

debout toute la journée. Et nous avons devant nous un concert en faveur des travailleuses faiblement intellectuelles⁴⁷, et puis encore un bal blanc...

— J'espère que vous ne refuserez pas de m'y accorder la mazurka, plaça Bakhtinski en s'inclinant et en faisant légèrement claquer ses éperons sous son fauteuil.

— Merci... Mais l'endroit le plus douloureux pour moi, vraiment, c'est notre refuge. Un refuge pour enfants dépravés, vous voyez...

— Oh, je comprends parfaitement. Cela doit être très amusant, non ?

— Arrêtez, vous devriez avoir honte de rire de pareilles choses. Mais vous voyez en quoi consiste notre malheur ? Nous voulons donner un refuge à ces malheureux enfants, aux âmes remplies de pensées impures et de vices hérités, nous désirons leur procurer chaleur et caresses...

— Hum ! fit le hussard.

— ... élever leur moralité, éveiller en eux la conscience du devoir... Vous me comprenez ? Et voilà que, tous les jours, on nous amène des enfants par centaines, par milliers, mais parmi eux, pas un seul de dépravé ! Lorsqu'on demande aux parents si l'enfant n'est pas dépravé, figurez-vous qu'ils se vexent, même ! Et voilà le refugé ouvert, tout est prêt, et nous avons pas le moindre pupille, ni garçon ni fille ! Il n'y a plus qu'à proposer une prime pour chaque enfant dépravé qu'on nous amènerait...

— Anna Nikolaïevna, l'interrompit d'un air sérieux et d'un ton patelin le hussard, pourquoi offrir une prime ? Prenez-moi gratuitement. Ma parole, vous ne trouverez nulle part de garçon plus dépravé que moi.

— Cessez donc ! Il est impossible d'avoir une conversation sérieuse avec vous, dit-elle en éclatant de rire et en se renversant sur le dossier du divan⁴⁸, les yeux brillants.

Assis à une grande table ronde, le prince Vassili Lvovitch montrait à sa sœur, à Anossov et à son beau-frère un album humoristique familial, illustré de ses propres dessins. Tous les quatre riaient de bon cœur, ce qui attira les invités que ne retenaient pas les cartes.

L'album venait compléter, illustrer les récits satiriques du prince Vassili. Toujours d'un calme imperturbable, il indiquait par exemple : « L'Histoire des aventures amoureuses du brave général Anossov en Turquie, en Bulgarie et dans d'autres contrées » ; « L'Aventure du prince et petit-maître Nikolaï Boulat-Touganovski à Monte-Carlo », etc.

— Et maintenant, Mesdames et Messieurs, voici une courte biographie de notre sœur bien-aimée Lioudmila Lvovna, dit-il avec un rapide coup d'œil ironique en direction de sa sœur. Première partie : l'enfance. « L'enfant a grandi, on l'appelle Lima. »

Sur la feuille de l'album se pavanait une petite fille dessinée intentionnellement de façon enfantine, le visage de profil montrant cependant les deux yeux, des lignes brisées figurant les jambes sortant de dessous la jupe, écartant les bras ainsi que les doigts.

— On ne m'a jamais appelée Lima, dit en riant Lioudmila Lvovna.

⁴⁷ Ironie probable. Le bal blanc qui suit est un bal de jeunes filles, de débutantes.

⁴⁸ Le texte est contradictoire, car le terme russe signifie « couchette », précisément sans dossier...

— Deuxième partie. Premier amour. Un *Junker*⁴⁹ de l'École de cavalerie, agenouillé devant la jeune Lima, lui offre des vers de sa composition. On y trouve de vraies perles :

Ta jambe admirable, apparition
Suscitant une divine passion !

Et voici une représentation fidèle de ladite jambe.

Ici, le Junker incite l'innocente Lima à fuir le domicile paternel. La fuite elle-même. Et voici une situation critique : le père furieux rattrape les fuyards. Le Junker rejette lâchement leur malheur sur la douce Lima :

Tu t'es poudrée et repoudrée une heure durant,
Et voici qu'on nous poursuit affreusement...
Maintenant, à toi de te débrouiller,
Moi, je m'enfuis dans les fourrés !

À l'histoire de la demoiselle Lima succédait une autre nouvelle : « La princesse Véra et le télégraphiste amoureux. »

— Ce poème émouvant est juste illustré à la plume et aux crayons de couleur, expliqua d'un air très sérieux Vassili Lvovitch. Le texte est encore en préparation.

— Voilà du nouveau, observa Anossov : je ne l'ai jamais encore vu.

— C'est la toute dernière édition. Une nouvelle toute fraîche.

Véra lui toucha doucement l'épaule.

— Mieux vaut laisser cela, dit-elle.

Mais Vassili Lvovitch n'entendit pas ces mots, ou ne leur donna pas leur sens véritable.

— Le début de l'histoire remonte aux temps préhistoriques. Un beau matin de mai, une jeune fille nommée Véra reçoit par la poste une lettre avec, comme en-tête, des pigeons se faisant des mamours. Voici la lettre, avec les pigeons.

La lettre contient une brûlante déclaration d'amour, contrevenant à toutes les règles de l'orthographe. Elle débute ainsi : « Superbe Blonde, toi qui... la mer de flammes bouillonnant dans ma poitrine. Ton regard s'est fiché en moi comme un serpent venimeux », etc. Pour finir, une signature discrète et modeste : « Je suis du régiment des pauvres télégraphistes, mais mes sentiments sont dignes de Milord George⁵⁰. Je n'ose pas vous faire savoir mon nom de famille, qui est trop incongru. Je signe seulement de mes initiales : P. P. J. Prière de me répondre au bureau de Poste, en Poste restante⁵¹. Voici, Mesdames et Messieurs, le portrait du télégraphiste, fort bien exécuté aux crayons de couleur.

Le cœur de Véra est transpercé (ici, le cœur, et voilà la flèche). Mais, en tant que jeune fille de bonne moralité, et bien élevée, elle montre la lettre à ses vénérables parents, ainsi qu'à son ami d'enfance et fiancé, le jeune et beau Vassili

⁴⁹ Élève d'une école militaire formant des sous-officiers.

⁵⁰ Héros d'un roman d'aventures très célèbre en Russie, écrit au XVIII^e siècle par Matvei Komarov.

⁵¹ Écrit moitié en cyrillique, moitié en lettres latines, les deux « e » finaux étant écrits « é ».

Cheïne. Voilà l'illustration. Bien entendu, des vers expliqueront, à l'avenir, ces dessins.

En sanglotant, Vassia Cheïne rend à Véra sa bague de fiançailles. « Je ne veux pas faire obstacle à ton bonheur, dit-il, mais je t'en supplie, ne t'engage pas trop vite. Médite, réfléchis, vérifie tes sentiments et les siens. Ma pauvre enfant, tu ne sais rien de la vie et tu voles comme le papillon qu'attire la flamme brillante. Mais moi, hélas ! je connais la froideur et l'hypocrisie du monde. Sache que les télégraphistes sont séduisants, mais perfides. Cela leur procure une jouissance indicible, de tromper, par leur beauté altière et leurs prétendus sentiments, leur victime sans expérience, et de se rire d'elle avec cruauté. »

Six mois s'écoulaient. Emporté, comme dans une valse, par le tourbillon de la vie, Véra oublie son soupirant, et elle épouse le jeune et beau Vassia, mais le télégraphiste, lui, ne l'oublie pas. Le voilà qui s'habille en ramoneur, s'enduit le visage de suie et s'introduit dans le boudoir de la princesse Véra. Il laisse, comme vous pouvez voir, des traces de doigts et de lèvres un peu partout : sur les tapis, les coussins, la tapisserie, et même sur le parquet.

Le voici en habits de paysanne, qui cherche à se faire engager à la cuisine, chez nous, comme simple laveuse de vaisselle. Mais l'excessive bienveillance de Luc, notre cuisinier, le contraint à prendre la fuite.

Ici, il est dans un asile d'aliénés. Là, il est tondu, il joue les moines. Mais chaque jour, sans relâche, il envoie à Véra des lettres passionnées. Et ces taches d'encre sont dues à ses larmes tombant sur le papier.

Il finit par mourir, mais juste avant, il lègue à Véra deux boutons de son uniforme de télégraphiste et un flacon de parfum rempli de ses larmes...

— Qui veut du thé ? demanda Véra Nikolaïevna.

VII

Le long coucher de soleil automnal prit fin. La dernière bande pourpre, mince comme une fente, qui rougissait encore l'extrémité de l'horizon, entre la terre et les nuages, s'éteignit. On ne distinguait déjà plus ni la terre, ni les arbres, ni le ciel. Il ne restait plus, au-dessus des têtes, que les grosses étoiles faisant clignoter leurs cils dans la nuit noire, et puis le rayon bleu du phare, montant tout droit comme une mince tige de lumière, pour venir se répandre sur la coupole céleste en un cercle d'une luminosité faible et nébuleuse. Les papillons de nuit venaient heurter les cloches de verre entourant les bougies. Sur les plates-bandes, les fleurs blanches du tabac ailé⁵² exhalaient, dans la fraîcheur de l'obscurité, une odeur plus pénétrante.

Spiechnikov, le vice-gouverneur et le colonel Ponamariov étaient déjà partis, en promettant de renvoyer les chevaux, depuis la station de tramway, pour chercher le commandant. Les invités restants étaient assis sur la terrasse. Malgré ses protestations, les deux sœurs avaient obligé le général Anossov à passer son manteau, et lui avaient emmitouflé les jambes d'un plaid chaud. Il avait devant lui une bouteille de Pommard⁵³, son vin rouge préféré, et Véra et Anna étaient assises

⁵² Ou tabas d'ornement, qui produit beaucoup de fleurs.

⁵³ En français dans le texte.

à ses côtés. Elles étaient aux petits soins pour le général, remplissant son verre fin du vin lourd et épais, lui approchant des allumettes, lui coupant des tranches de fromage, etc. Le vieux commandant plissait les yeux de bien-être.

— Oui, c'est l'automne, l'automne, l'automne, disait le vieillard en contemplant la flamme d'une bougie en hochant la tête d'un air pensif. L'automne. Il est temps que je me prépare à repartir. Ah, que c'est dommage ! Les beaux jours ne font que commencer. Il ferait bon vivre en bord de mer, au calme, bien tranquille...

— Restez donc avec nous, grand-père, dit Véra.

— Impossible, ma chérie, impossible. Le service... Mon congé se termine... Mais il n'y a pas à dire, ce serait magnifique ! Vois un peu comme ces roses embaument... Je le sens d'ici. L'été, pendant la canicule, pas une fleur se sentait, à part les acacias blancs... qui sentent le bonbon.

Véra sortit d'un vase deux petites roses, l'une carmin et l'autre rose, et les passa à la boutonnière du manteau du général.

— Merci, Vérotchka.

Anossov pencha la tête, l'approchant du bord de sa capote, huma les fleurs et sourit soudain, d'un bon sourire de vieillard.

— Je me souviens d'un jour où nous étions arrivés à Budapest et avons pris nos quartiers. Dans une rue, me parvint soudain une forte odeur de roses : je m'arrêtai et vis, entre deux soldats, un joli flacon de cristal contenant de l'essence de roses, posé par terre. Ils graissaient avec ça leurs bottes et la platine de leurs fusils. « Qu'avez-vous là ? » leur demandai-je. « Une sorte d'huile, Votre Haute Noblesse, on en a versé dans la *kacha*⁵⁴, ça ne vaut rien, ça emporte la bouche, mais ça sent rudement bon. » Je leur ai donné un rouble, et ils se sont fait un plaisir de me le céder. Il ne restait plus que la moitié du flacon, mais, vu la cherté du produit, cela valait encore une bonne vingtaine de ducats. Tout contents, les soldats ont ajouté : « Nous avons aussi, Votre Haute Noblesse, des espèces de pois turcs, on a beau les faire cuire, ça ne veut rien savoir, cette malédiction. » C'était du café ; je leur ai dit : « C'est juste bon pour les Turcs, cela ne convient pas à des soldats. » Par bonheur, il ne s'était pas mis d'opium sous la dent. J'en avais vu quelques boulettes ça et là, piétinées dans la boue.

— Grand-père, dites-nous franchement, demanda Anna, vous est-il arrivé d'avoir peur, lors d'une bataille ? Vous avez eu peur ?

— C'est très étrange, Annotchka : j'ai eu peur – sans avoir peur. J'ai eu peur, c'est entendu. Ne va pas croire, je t'en prie, les gens qui te disent qu'ils n'ont pas eu peur et que le sifflement des balles est pour eux une douce musique. Ce sont des fous, ou des vantards. Tout le monde ressent la même peur. Mais l'un, sa peur l'accable, tandis que l'autre se reprend, se contient. Et tu vois : la peur est toujours la même, mais l'habitude fait que l'on se contient toujours mieux – c'est ce qui fait les braves et les héros. Voilà. Mais une fois, je me suis retrouvé quasiment mort de peur.

— Racontez, grand-père, demandèrent les deux sœurs d'une même voix.

Elles écoutaient encore à présent les récits d'Anossov avec le même enthousiasme que dans leur petite enfance. Anna posa même, d'un geste très enfantin, ses coudes sur la table et appuya son menton sur ses mains. La narration lente et naïve du général avait un charme spécial, une espèce d'intimité. Et la

⁵⁴ Bouillie de céréales.

tournure des phrases par lesquelles il transmettait ses souvenirs guerriers prenait chez lui un aspect involontairement étrange, empesé, quelque peu livresque. Il semblait conter en suivant un stéréotype ancien, cher à son cœur.

— L'histoire est très courte, leur fit écho Anossov. C'était sur le mont Chipka⁵⁵, après ma commotion à la tête. Nous vivions à quatre dans un gourbi. Et voilà qu'il m'arriva une aventure effrayante. Un matin, en me levant, il me sembla ne pas être lakov⁵⁶, mais Nikolaiï, et rien ne pouvait me convaincre du contraire. Comprenant que j'étais victime d'un obscurcissement de la conscience, j'ai crié pour avoir de l'eau, je m'y suis trempé la tête et ma raison est revenue.

— J'imagine, lakov Mikhaïlovitch, quel succès vous aviez auprès des femmes, dit la pianiste Jenny Reiter. Vous deviez être très bel homme, dans votre jeunesse.

— Oh, mais notre grand-père est encore bel homme à présent ! s'écria Anna.

— Non, je n'étais pas bel homme, dit Anossov avec un sourire tranquille. Mais on ne me dédaignait cependant pas. Toujours à Budapest, il m'est arrivé quelque chose de très touchant. Lorsque nous y entrâmes, les habitants nous accueillirent en tirant en notre honneur une salve d'artillerie sur la grand-place, ce dont souffrirent moult fenêtres ; mais celles devant lesquelles on avait placé un verre d'eau restèrent intactes. Comment je l'ai su ? Voilà comment. En arrivant au logement qui m'avait été attribué, j'ai aperçu, sur le rebord de la fenêtre, une petite cage basse sur laquelle était posée une grande bouteille de cristal contenant une eau transparente où nageaient des poissons dorés, et contenant aussi un canari sur un planchette, entre les poissons. Un canari dans l'eau ! Je fus étonné, mais en regardant mieux, je vis que le fond de la bouteille était large, profondément creusé au milieu, si bien que le canari pouvait facilement venir s'y percher⁵⁷. Je dus m'avouer mon grand manque de sagacité.

En entrant dans la maison, je vis une ravissante Bulgare. Je lui remis mon billet de logement et en profitai pour lui demander pourquoi, chez elle, les vitres avaient résisté à la canonnade, ce à quoi elle me répondit que c'était grâce à l'eau ; Et elle m'expliqua tout au sujet du canari : que j'avais manqué d'intelligence !... Au beau milieu de notre entretien, nos regards se croisèrent, une étincelle jaillit entre nous, comme due à l'électricité, et je me sentis épris à l'instant — ardemment et irrévocablement.

Le vieillard se tut et sirota lentement le vin sombre.

— Tout de même, vous lui avez déclaré votre amour, par la suite ? demanda la pianiste.

— Hum... Bien sûr... Mais sans paroles. Cela se passa ainsi...

— Grand-père, j'espère que vous n'allez pas nous faire rougir, observa Anna en riant malicieusement.

— Non, non, ce fut un roman très décent. Voyez—vous, à chacun de nos cantonnements, les citadins possédaient leurs particularités, alors que ceux de Budapest nous regardèrent comme des proches, au point qu'un jour, comme je m'étais mis à jouer du violon, les jeunes filles firent aussitôt toilette et vinrent danser, et cela devint une habitude quotidienne.

⁵⁵ Voir page 10.

⁵⁶ Jacob.

⁵⁷ Comprenne qui pourra...

Un soir, tandis que l'on dansait au clair de lune, je pénétrai dans le vestibule où s'était cachée ma Bulgare. M'ayant aperçu, elle feignit de trier des pétales de rose séchés – les gens de là-bas, il faut le mentionner, en remplissent des sacs entiers. Mais je l'enlaçai, la serri contre mon cœur et lui donnai plusieurs baisers.

Dès lors, à chaque fois que la lune apparaissait dans le ciel étoilé, je me hâtai de rejoindre ma bien-aimée, et j'oubliais en sa compagnie tous les soucis de la journée. Lorsque la suite de notre campagne me fit quitter les lieux, nous nous jurâmes un amour éternel et nous quittâmes à pour toujours.

– C'est tout ? demanda, déçue, Lioudmila Lvovna.

– Que vous faut-il de plus ? répliqua le commandant.

– Non, Iakov Mikhaïlovitch, excusez-moi, ce n'est pas de l'amour, juste une aventure de bivouac d'officier.

– Je ne sais pas, ma chère, ma foi, je ne sais pas si c'était de l'amour ou un autre sentiment...

– Enfin... dites un peu... se peut-il que vous n'avez jamais aimé d'un amour véritable ? Vous savez, de cet amour qui... eh bien, qui... bref... d'un amour saint, pur, éternel... céleste... Vous ne l'avez vraiment pas connu ?

– Vraiment, je ne saurais vous répondre, dit en hésitant le vieillard, qui se leva de son fauteuil. Je n'ai pas dû le connaître. Au début, ce fut par manque de temps : la jeunesse, la bringue, les cartes, la guerre... Par la suite, je me suis retourné, et rendu compte que j'étais une vraie ruine... Et maintenant, Vérotchka, ne me retiens pas davantage. Je vous fais mes adieux... Hussard, dit-il en s'adressant à Bakhtinski, la nuit est tiède, allons à la rencontre de notre voiture.

– Je viens avec vous, grand-père, dit Véra.

– Moi aussi, ajouta Anna.

Avant de s'en aller, Véra s'approcha de son mari et lui dit tout bas :

– Va voir... dans le tiroir de mon bureau se trouve un étui rouge, avec une lettre à l'intérieur. Lis-la.

VIII

Anna et Bakhtinski marchaient en tête, suivis à vingt pas de Véra à qui le commandant donnait le bras. Il faisait si noir que, les premiers instants, le temps que leurs yeux, venant de la lumière, se fussent habitués à l'obscurité, il leur fallut aller à tâtons. Ayant conservé, en dépit de son âge, une vue remarquable, Anossov dut venir en aide à son accompagnatrice. De temps en temps, sa grande main froide venait caresser celle de Véra, appuyée sur un pli de sa manche.

– Elle est comique, cette Lioudmila Lvovna, déclara soudain le général, semblant poursuivre à haute voix le cours de ses pensées; Que de fois dans ma vie je l'ai observé : dès qu'une dame atteint la cinquantaine, en particulier si elle est veuve ou restée vieille fille, il faut absolument qu'elle tourne autour des amours d'autrui... Soit elle espionne, pleine d'une joie mauvaise, et cancanne à tout va, soit elle se mêle de faire le bonheur d'un tiers, soit encore elle donne dans les discours sirupeux à propos de la noblesse de l'amour. J'ai à dire, là-dessus, que les gens, de nos jours, ne savent plus aimer. Je ne vois pas de véritable amour. Et je n'en ai pas vu non plus de mon temps !

— Comment cela se peut-il, grand-père ? répliqua gentiment Véra en serrant un peu son bras. Pourquoi dire des calomnies ? Vous-même, vous avez été marié. Cela veut dire que vous avez aimé, non ?

— Cela ne veut rien dire du tout, ma chère Vérotchka. Sais-tu comment je me suis marié ? Bon, je vois une fraîche jeune fille à côté de moi. Elle respire, et sa poitrine va et vient sous sa blouse. Elle a les cils baissés, des cils longs comme ça, et la voilà qui rougit toute. La peau de ses joues est veloutée, son cou innocent est d'une telle blancheur, ses mains sont douces et tièdes. Ah, sapristi ! Papa et maman rôdent dans les parages, ils se tiennent derrière la porte et tendent l'oreille, ils te regardent avec des yeux tristes de chiens fidèles. Et en partant, derrière la porte, ces baisers furtifs... Pendant le thé, son pied me frôle comme par mégarde... Allez, embarqué. « Cher Nikita Antonych⁵⁸, je viens vous demander la main de votre fille, cette sainte créature... » Le papa a les yeux humides, il m'ouvre ses bras... « Mon cher ! J'ai depuis longtemps deviné... Mais, plaise à Dieu, veillez sur ma fille, ce trésor... » Et, trois mois plus tard, le *trésor* se promène en peignoir tout usé, pieds nus dans des savates, le cheveu rare et non coiffé, en papillotes, ayant avec les ordonnances des prises de bec dignes d'une cuisinière, minaudant avec les jeunes officiers, zézayant, glapissant et roulant les yeux. Allez savoir pourquoi, en public, elle appelle son mari « Jacques ». En parlant du nez, en étirant la voix : « J-a-a-aques ». Elle est dépensière, non naturelle, malpropre et avide. Et ses yeux sont d'une fausseté... Tout cela est maintenant du passé, ça s'est calmé, tout s'est tassé. J'éprouve même, intérieurement de la reconnaissance envers ce cabotin⁵⁹ ... Dieu merci, nous avons pas eu d'enfants...

— Vous leur avez pardonné, grand-père ?

— Pardonné n'est pas le mot, Vérotchka. Les premiers temps, j'étais furieux. Si je les avais vus, à coup sûr, je les aurais tués. Ensuite, peu à peu, ça s'est détaché, et il n'en est rien resté que du mépris. Et c'est très bien ainsi. Dieu m'a évité de répandre inutilement le sang. En outre, j'ai échappé au sort de la majorité des maris. Que serais-je devenu, sans ce vil épisode ? Une bête de somme, un chameau, un individu honteusement complaisant, complice, une vache à lait, un paravent, une sorte d'accessoire ménager indispensable... Non ! Tout est pour le mieux, Vérotchka.

— Non, non, grand-père, pardonnez-moi, le vieil outrage s'entend encore dans vos propos... Et vous reportez votre expérience malheureuse sur l'humanité entière. Tenez, par exemple, Vassia et moi, peut-on appeler notre union un mariage malheureux ?

Anossov se tut un assez long moment. Puis il dit d'une voix traînante et comme à regret :

— Très bien... disons... que c'est une exception... Mais, dans la plupart des cas, pourquoi les gens se marient-ils ? Les femmes : elles auraient honte de rester vieilles filles, notamment lorsque leurs amies se sont déjà mariées. Il est également pénible de rester dans la famille comme une bouche inutile. Il y a le désir d'être maîtresse de maison, de ne plus être toujours la deuxième, de devenir une dame, d'acquiescer son indépendance... Il y a aussi le besoin, le besoin physique de la maternité, partant, de construire son nid. Les hommes ont d'autres motivations. Il

⁵⁸ Pour Antonovitch, fils d'Anton.

⁵⁹ Il semble que le général parle ici de celui qui fut son beau-père.

y a en premier lieu la fatigue de la vie de célibataire, des pièces en désordre, des repas pris au cabaret, de la saleté, des mégots, du linge déchiré et dépareillé, des dettes, des camarades sans-gêne, etc. Ensuite, le sentiment que la vie de famille est plus avantageuse, plus saine et revient moins cher. En troisième lieu, l'homme se dit que des enfants lui naîtront, et qu'il aura beau mourir, une part de lui-même restera sur terre... comme une illusion d'immortalité. Enfin, la séduction de l'innocence, comme dans mon cas. Il peut en outre y avoir des pensées relatives à la dot. Alors, l'amour, où est-il ? L'amour désintéressé, plein d'abnégation, n'attendant pas de récompense ? Celui dont on dit qu'il est « fort comme la mort » ? Vois-tu, pour cet amour, accomplir des exploits, donner sa vie, aller au martyre n'est pas une peine, mais une joie. Attends, attends, Véra, tu veux sans doute me reparler de ton Vassia ? J'ai vraiment de l'affection pour lui. C'est un bon gars. Qui sait, à l'avenir, la beauté de son amour se montrera peut-être en pleine lumière. Mais tu dois comprendre de quel amour je parle. L'amour doit être une tragédie. Le plus grand mystère qui soit au monde ! Il doit rester à l'écart de toute commodité, de tout calcul, de tout compromis.

— Vous avez déjà vu un tel amour, grand-père ? demanda doucement Véra.

— Non, répondit catégoriquement le vieillard. À vrai dire, je connais deux cas y ressemblant. Mais l'un était dicté par la bêtise, et l'autre... eh bien... une sorte d'aigreur... une vraie pitié... Je te raconte, si tu veux. Ce n'est pas long.

— Faites, grand-père, je vous en prie.

— Alors, voilà. Dans un régiment (autre que le mien) de notre division, la femme du colonel avait une trogne, je ne te dis que ça, Vérotchka, quelque chose d'extraordinaire. Une rousse osseuse, tout en longueur, décharnée, la bouche fendue jusqu'aux oreilles... maquillée au point que le plâtre tombait d'elle comme d'une vieille maison de Moscou. Et vois-tu, avec ça, une vraie Messaline de régiment : le tempérament, le caractère impérieux, le mépris des gens, la passion de la variété. Morphinomane, par-dessus le marché.

Et voilà qu'un jour d'automne, se pointe au régiment un sous-officier⁶⁰ fraîchement émoulu de l'École militaire, un véritable béjaune. Il ne fallut qu'un mois à cette vieille jument pour mettre le grappin dessus. C'était devenu son page, son domestique, son esclave, son éternel cavalier pour la danse, il portait son éventail et son mouchoir, il courait en plein gel, dans son petit uniforme, lui appeler un équipage. C'est une chose atroce, qu'un jeune gars encore frais et pur dépose son premier amour aux pieds d'une vieille débauchée experte et despotique. S'il en ressort indemne en apparence, on peut tout de même penser qu'il est perdu à jamais. Il est marqué pour la vie entière.

Vers Noël, elle commença à en avoir assez de lui. Elle revint à l'un de ses béguins précédents. Mais lui ne pouvait l'accepter. Il la suivait comme un fantôme. Il était à bout de forces, amaigri, noirci. Pour le dire dans un style élevé, « la mort s'étendait déjà sur son noble front ». Il était dévoré par la jalousie. On disait qu'il passait des nuits entières sous ses fenêtres.

⁶⁰ Le terme technique est « enseigne » (прапорщик), sorte d'adjudant, ou de sergent-major, dans l'armée impériale russe.

Au printemps, le régiment organisa un pique-nique pour célébrer le début du mois de mai⁶¹. Je les connaissais tous les deux, mais ne fus pas de la fête. Comme toujours en de telles occasions, on but beaucoup. Le retour se fit de nuit, en suivant la voie ferrée. Un train de marchandise arriva soudain dans l'autre sens. Il montait très lentement en haut d'une côte assez raide. En donnant des coups de sifflet. À peine les feux de la locomotive furent-ils arrivés à la hauteur de la compagnie, que la colonelle chuchota à l'oreille du sous-officier : « Vous dites tout le temps que vous m'aimez. Mais, si je vous l'ordonnais, vous ne vous jetteriez sûrement pas sous le train. » Sans répondre, l'autre prend sa course, et le voilà sous le train. On dit qu'il avait calculé correctement, de façon à tomber entre les roues avant et les roues arrières, qui l'eussent coupé en deux fort proprement. Mais un sombre idiot s'avisa de le retenir et le tirer en arrière. Sans y parvenir complètement. Le sous-officier s'accrocha des mains aux rails, de sorte qu'il eut les deux poignets sectionnés.

— Ah, quelle horreur ! s'écria Véra.

— Il dut abandonner le service. Ses camarades firent une collecte pour l'aider à partir. Il était gênant pour lui de demeurer de la ville : c'eût été un vivant reproche aux yeux de la colonelle et de tout le régiment. L'homme finit de la façon la plus honteuse... en mendiant... pour mourir de froid sur quelque quai de Pétersbourg.

Quant au deuxième cas, il est absolument pitoyable. On y retrouve une femme comme la précédente, mais celle-ci était jeune et belle. Sa conduite était fort inconvenante. De quoi nous choquer, et nous regardions pourtant avec indulgence les aventures extra-conjugales. Le mari faisait comme de rien n'était. Il était au courant de tout, voyait tout et ne disait rien. Il accueillait les allusions de ses amis par des gestes de découragement. « Laissez, laissez donc... Cela ne me regarde pas, cela ne me regarde pas... Pourvu que Liénotchka soit heureuse !... » Un vrai cornichon.

Elle finit par se lier pour de bon avec un officier subalterne de leur compagnie, le lieutenant Vichniakov. Ils se mirent à vivre ainsi, en ménage à trois, comme si c'était la forme la plus légale de vie conjugale. À ce moment, notre régiment partit pour la guerre. Nos dames nous accompagnèrent au moment de notre départ ; elle aussi, et, elle faisait honte à voir : elle aurait au moins pu avoir un regard pour son mari – non, elle était pendue au cou de son lieutenant comme le diable à un saule⁶² desséché, sans s'en détacher. Au moment de dire adieu, alors que nous avions pris place dans notre wagon et que le train s'ébranlait, elle trouva encore moyen de crier sans vergogne à son mari : « N'oublie pas de veiller sur Volodia⁶³ ! S'il lui arrive quelque chose, je quitterai la maison pour toujours,, en emmenant les enfants. »

Tu te dis peut-être que ce capitaine était une chiffre ? Une poule mouillée ? Une âme de libellule ? Pas du tout. C'était un brave soldat. Au pied des Montagnes Vertes, il mena six fois sa compagnie à l'assaut d'une redoute turque, et, sur les

⁶¹ Le terme *maiovka* en vint, avant 1917, à désigner une réunion clandestine pour le Premier mai. Mais ici, le sens est plus champêtre.

⁶² Le saule a de l'importance comme arbre, c'est le symbole d'une croissance rapide. Il remplace le palmier du Proche-Orient : l'appellation du dimanche des Rameaux provient, en russe, du nom du saule.

⁶³ Diminutif affectueux de Vladimir.

deux cents hommes de sa compagnie, il n'en resta que quatorze. Blessé par deux fois, il refusa de se rendre à l'infirmierie de campagne. Voilà comment il était. Les soldats adressaient des prières à Dieu pour lui.

Mais elle lui avait donné l'ordre... Sa Liénotchka le lui avait ordonné !

Alors il prenait soin de ce froussard, de ce tire-au-flanc de Vichniakov, de ce faux-bourdon parasite : il le soignait comme une nounou, comme une mère. La nuit, sous la pluie, dans la boue, il l'emmitouflait de sa capote. Il allait à sa place participer aux travaux du génie, tandis que l'autre, resté au gourbi, fainéantait ou jouait au pharaon⁶⁴. Toujours le nuit, il faisait à sa place la ronde d'inspection des postes de garde. Et remarque bien, Vérounia⁶⁵, que cela se passait au moment où les bachi-bouzouks⁶⁶ égorgeaient nos hommes, à ces postes, aussi simplement que la paysanne de Iaroslav coupe dans son potager des trognons de chou; Ma parole, même si ce souvenir est un péché, tout le monde se réjouit en apprenant que Vichniakov était mort du typhus à l'hôpital...

— Mais des femmes aimantes, grand-père, en avez-vous rencontré ?

— Oh, bien sûr, Vérotchka. Je dirai même plus : je suis persuadé que presque chaque femme est capable, par amour, de l'héroïsme le plus noble. Vois-tu, en embrassant, en étreignant, en se donnant, elle est déjà mère. Pour elle, si elle aime, l'amour renferme tout le sens de la vie – l'univers entier ! Mais ce n'est nullement sa faute si l'amour a pris, chez les humains, des formes si triviales et si l'amour s'est abaissé au point de n'être qu'une simple commodité, une petite distraction. Les coupables, ce sont les hommes, déjà blasés à vingt ans, dotés de corps de poulets et d'âmes de lièvres, incapables de de désirs forts et d'actes héroïques, de tendre adoration devant l'amour. Tout cela existait autrefois, paraît-il. Et si cela n'existait pas pour de bon, du moins les plus belles âmes et les meilleurs esprits en rêvaient-ils – les poètes, les romanciers, les musiciens et les artistes. Je lisais l'autre jour *l'Histoire du Chevalier des Grioux et de Manon Lescaut*... Je pleurais à chaudes larmes, figure-toi... Mais dis-moi, ma chérie, honnêtement, chaque femme, au fond de son cœur, ne rêve-t-elle pas d'un tel amour – unique, pardonnant tout, prêt à tout, modeste et plein d'abnégation ?

— Oh si, grand-père, bien sûr que si...

— Et, du moment que cet amour ne se trouve pas, les femmes se vengent. D'ici trente ans... je ne le verrai pas, mais toi, tu le verras peut-être, Vérotchka ; retiens ce que je te dis, d'ici une trentaine d'années, les femmes exerceront dans le monde un pouvoir inouï. Elles s'habilleront comme des idoles indiennes. Elles nous fouleront aux pieds, nous, les hommes, comme de vils et méprisables esclaves. Leurs lubies saugrenues, leurs caprices extravagants deviendront pour nous de pénibles lois. Tout cela parce que, durant des générations entières, nous n'avons pas su nous incliner avec vénération devant l'amour. Ce sera leur vengeance. Tu connais la loi : la réaction est de même force que l'action.

S'étant tu quelques instants, il demanda brusquement :

⁶⁴ Jeu de cartes de l'Ancien Régime. Voir *La Dame de pique*...

⁶⁵ Encore un « diminutif » caressant pour Véra...

⁶⁶ Cavaliers francs-tireurs de l'empire ottoman, plus tard récupérés par le capitaine Haddock...

— Dis-moi, Vérotchka, si cela ne t'es pas trop difficile, qu'est-ce que c'est que cette histoire de télégraphiste, dont parlait aujourd'hui le prince Vassili ? Qu'y a-t-il de vrai là-dedans, et qu'est-ce qui relève de son invention, comme d'habitude ?

— Pas possible, cela vous intéresse vraiment, grand-père ?

— Comme tu veux, Véra, comme tu veux. Si cela t'est désagréable...

— Mais pas du tout. Je vais me faire un plaisir de vous raconter.

Et elle conta au commandant, en donnant tous les détails, l'histoire du fou qui s'était mis, deux ans avant son mariage, à la poursuivre de son amour.

Elle ne l'avait jamais vu, et ne connaissait pas son nom. Il se contentait de lui écrire, en signant des initiales G. S. J. Il avait un jour révélé qu'il avait un emploi de petit fonctionnaire dans une administration — sans faire la moindre allusion au télégraphe. Il suivait visiblement ses moindres faits et gestes, car dans ses lettres, il mentionnait avec une grande précision à quelles soirées elle allait, en compagnie de qui, et dans quelle toilette. Ses premières lettres manifestaient une ardeur vulgaire, tout en restant absolument chastes. Mais un jour, Véra l'avait prié par écrit (« Au fait, grand-père, motus là-dessus : personne n'est au courant ») de ne pas la déranger davantage avec ses épanchements amoureux. Depuis, il se taisait sur le thème de l'amour, et il lui écrivait plus rarement : à Pâques, pour le Nouvel An et pour sa fête. La princesse Véra parla également du paquet reçu aujourd'hui, et transmit à Anossov, quasiment mot à mot, l'étrange missive que lui avait envoyée son mystérieux adorateur.

— Oui... finit par dire le général d'une voix traînante. Il se peut que ce soit simplement un petit maniaque, un anormal, mais — qui sait ? — il se peut aussi que la route de ta vie, Vérotchka, ait croisé précisément cet amour dont les femmes rêvent, et dont ne sont plus capables les hommes. Attends un peu. Tu vois ces lanternes, devant nous ? Ce doit être ma voiture.

Au même moment, retentit derrière eux le rugissement d'une trompe d'automobile, et la lumière blanche de l'acétylène illumina la route, labourée par les roues. L'automobile de Gustav Ivanovitch approchait.

— Monte, Annotchka, j'ai pris tes affaires, dit-il. Votre Excellence, me pertez-vous de vous reconduire ?

— Non merci, mon cher, répondit le général. Je n'aime pas cette machine. Cela ne fait que trembler, et puer, il n'y a aucun plaisir là-dedans. Eh bien, au revoir, Vérotchka. Je viendrai vous voir plus souvent, maintenant, dit-il en baisant le front et les mains de Véra.

Tous prirent congé les uns des autres. Friessé ramena Véra Nikolaïevna au portail de sa datcha, et, ayant décrit un cercle rapide, disparut dans l'obscurité, dans les mugissements et les halètements de son automobile.

IX

Un sentiment désagréable en tête, la princesse Véra monta les marches de la terrasse et rentra dans la maison. De loin déjà, elle avait entendu la voix sonore de son frère Nikolai, et aperçu sa haute silhouette sèche en train de marcher rapidement de long en large. Vassili Lvovitch était assis à la table de jeu, et, penchant près de la table sa grosse tête aux cheveux clairs coupés très court, dessinait à la craie quelque chose sur le tissu vert.

— Je l’ai dit depuis longtemps ! disait Nikolaï avec irritation, faisant de la main droite le geste de jeter par terre un invisible fardeau. J’insistais pour faire cesser le manège de ces lettres imbéciles. Déjà avant votre mariage, je m’étais rendu compte que cela vous divertissait, Véra et toi, comme des marmots, vous n’y voyiez que de l’amusement... Tiens, voilà justement Véra... Vérotchka, nous étions en train de parler, Vassili Lvovitch et moi, de ton fou, ton P. P. J. Je trouve cette correspondance insolente et vulgaire.

— Il n’y a jamais eu de correspondance, l’arrêta froidement Cheïne. Il a été le seul à écrire...

À ces mots, Véra rougit et s’assit sur un divan à l’ombre d’un grand latanier⁶⁷.

— Je m’excuse⁶⁸ pour cette expression, dit Nikolaï Nikolaiévitch qui jeta par terre un objet lourd et invisible, comme s’il l’arrachait de sa poitrine.

— Je ne vois pas pourquoi tu dis « ton P. P. J. », plaça Véra, réjouie du soutien que lui apportait son mari. Il n’est pas plus le mien que le tien...

— Très bien, je m’excuse encore une fois. Tout ce que je veux dire, c’est qu’il faut en finir avec ses stupidités. À mon avis, l’histoire va plus loin que de prêter à rire et d’être l’objet de dessins amusants... Croyez bien que ce dont je me soucie et qui me préoccupe, c’est la réputation de Véra, et la tienne, Vassili Lvovitch.

— Il me semble que tu exagères, Kolia⁶⁹, répliqua Cheïne.

— Cela se peut, cela se peut... Mais vous pourriez vite vous retrouver dans une situation ridicule.

— Je ne vois pas comment, dit le prince.

— Imagine que ce bracelet idiot... – Nikolaï ramassa le bel étui sur la table et le rejeta l’instant d’après avec dédain – que nous conservions cette monstruosité pour femme de pope, ou que nous la jetions, ou que en fassions cadeau à Dacha⁷⁰. Dans ce cas, primo, P. P. J. pourra se vanter auprès de ses amis ou de ses collègues du fait que la princesse Véra Nikolaïevna Cheïne accepte ses présents, et secundo, cela l’encouragera à poursuivre ses exploits. Il enverra demain une bague avec des diamants, après-demain un collier de perles, et il pourrait bien se retrouver sur le banc des accusés, pour détournement de fonds ou usage de faux, et l’on appellerait alors le prince Cheïne en qualité de témoin... Jolie situation !

— Non, non, il faut impérativement retourner le bracelet à l’envoyeur ! s’exclama Vassili Lvovitch.

— C’est ce que je pense aussi, acquiesça Véra – et le plus vite possible. Mais comment faire ? Nous ne savons ni son nom ni son adresse.

— Oh, ce n’est rien ! répliqua dédaigneusement Nikolaï Nikolaiévitch. Nous connaissons les initiales de ce P. P. J⁷¹... C’est comment, Véra ?

— G. S. J.

— Fort bien. Nous savons également qu’il est employé dans quelque service. C’est parfaitement suffisant. Dès demain, je prendrai l’annuaire pour y chercher un

⁶⁷ Palmier de la Réunion.

⁶⁸ On sait que la tournure est fautive, mais c’est exactement pareil en russe...

⁶⁹ Diminutif de Nikolaï.

⁷⁰ La femme de chambre, voir page 13. Dacha est le diminutif de Daria.

⁷¹ P. P. J. n’était qu’une blague du prince, voir page 17.

fonctionnaire ou un employé ayant ces initiales. Si, pour quelque raison, je ne le trouve pas, je ferai tout simplement appel à un détective⁷² à qui je dirai de le dénicher. En cas de difficultés, je montrerai cette lettre, avec l'écriture de notre homme. Bref, demain à deux heures de l'après-midi, je connaîtrai le nom et l'adresse de ce gaillard, et je saurai même quand le trouver chez lui. Une fois que je saurai cela, nous lui retournerons, si ce n'est demain, du moins après-demain, son trésor, et nous prendrons des mesures pour que nous n'entendions plus jamais parler de lui.

— Que songes-tu à faire ? demanda le prince Vassili.

— Eh bien, j'irai voir le gouverneur⁷³ et lui demanderai...

— E1 vite le gouverneur. Tu sais quels rapports nous avons avec lui... Ce serait courir le risque de se retrouver ridicules.

— C'est égal, j'irai trouver le colonel de gendarmerie. Nous avons lié connaissance au cercle. Qu'il convoque ce Roméo et qu'il lui agite sous le nez un doigt menaçant. Tu sais comment il fait ? Il place son doigt juste devant le nez de la personne et, sans que sa main bouge, il remue seulement son doigt en criant : « Monsieur, je ne le tolè-re-rai pas ! »

— Fi ! Passer par les gendarmes ! dit Véra en faisant la grimace.

— Véra a raison, repartit le prince. Mieux vaut ne mêler aucun étranger à cette affaire. Des rumeurs vont courir, des calomnies... Nous connaissons bien notre ville. Tout le monde y vit comme dans des bocaux de verre... Il vaut mieux que j'aïlle moi-même voir ce... jeune homme... encore que, allez savoir, il a peut-être soixante ans ?... Je lui remettrai le bracelet et le réprimanderai vertement.

- Alors, je viendrai avec toi, l'interrompit Nikolaï Nikolaïévitch. Tu es trop mou. Laisse-moi lui aprler un peu... À présent, mes amis – il tira sa montre de son gousset et y jeta un coup d'œil –, vous m'excuserez, je dois passer chez moi. Je tiens à peine sur mes jambes, et j'ai deux affaires à étudier.

— Je ne sais pas pourquoi, ce malheureux me fait pitié, dit Véra d'une voix hésitante.

— Il n'y a guère de quoi avoir pitié ! répliqua rudement Nikolaï, se retournant sur le seuil. Si quelqu'un de notre milieu s'était livré à ce genre d'incartade avec le bracelet et la lettre, le prince Vassili se serait battu en duel avec lui. Et s'il ne l'avait pas fait, moi je l'aurais fait. Autrefois, j'aurais tout simplement ordonné de l'emmenner à l'écurie et de lui donner les verges. Demain, Vassili Lvovitch, attends-moi à ton bureau, je te téléphonerai.

X

L'escalier couvert de crachats sentait la souris, le chat, le pétrole et la lessive. Avant le cinquième étage, Vassili Lvovitch s'arrêta.

— Attends un peu, dit-il à son beau-frère. Laisse-moi reprendre mon souffle. Ah, Kolia, nous n'aurions pas dû...

⁷² Les histoires de Conan Doyle eurent énormément de succès en Russie au début du XX^e siècle.

⁷³ Voir la note 25, page 8.

Ils montèrent encore deux marches. Il faisait si sombre sur le palier que Nikolai Nikolaïévitch dut frotter deux allumettes avant de distinguer le numéro de l'appartement.

En réponse à son coup de sonnette, la porte fut entrouverte par une grosse femme aux cheveux gris et aux yeux gris derrière ses lunettes, qu'une maladie quelconque forçait visiblement à se pencher un peu en avant.

— Monsieur Jeltkov⁷⁴ est-il chez lui ? demanda Nikolai Nikolaïévitch.

Les yeux de la femme coururent avec inquiétude des yeux du premier des deux hommes à ceux du deuxième. Leur apparence très convenable à tous deux dut la rassurer.

— Il est là, entrez, je vous en prie, dit-elle en ouvrant davantage. La première porte à gauche.

Boulat-Touganovski⁷⁵ frappa trois coups secs. Une sorte de froufroutement s'entendit de l'autre côté de la porte. Il frappa de nouveau.

— Entrez, fit une voix faible.

La chambre était très basse de plafond, mais très spacieuse, longue et large, formant presque un carré. Deux fenêtres rondes, de vrais hublots, y jetaient une faible lumière. Et la pièce tout entière ressemblait au carré à bord d'un cargo. Le long d'un mur, un lit étroit, en face, le long de l'autre mur, un divan de très grandes dimensions, couvert d'un magnifique tapis turkmène assez effiloché, et au milieu, une table recouverte d'une nappe ukrainienne polychrome.

Le visage de celui qui occupait la chambre ne fut pas visible d'entrée : il se tenait le dos à la fenêtre et se frottait les mains, l'air en plein désarroi. C'était un homme grand et maigre, avec de longs cheveux souples et duveteux.

— Monsieur Jeltkov, si je ne m'abuse ? demanda d'un air hautain Nikolai Nikolaïévitch.

— Jeltkov. Enchanté. À qui ai-je l'honneur ?

Il fit deux pas en direction de Touganovski, la main tendue. Mais à cet instant, comme s'il ne remarquait pas sa présence, Nikolai Nikolaïévitch se retourna vers Cheïne.

— Je te disais bien que nous ne nous étions pas trompés.

Les doigts maigres et nerveux de Jeltkov se mirent à courir le long de son veston court, de couleur marron, le boutonnant puis le déboutonnant. Il finit par dire avec effort, en montrant le divan et en s'inclinant gauchement :

— Je vous prie humblement de vous asseoir.

On le vit alors : très pâle, un tendre visage de vierge aux yeux bleus et au menton têtue et enfantin, avec une fossette au milieu ; il devait avoir dans les trente ou trente-cinq ans.

— Je vous remercie, dit simplement le prince Cheïne en le dévisageant avec attention.

— *Merci*⁷⁶, répondit brièvement Nikolai Nikolaïévitch.

Tous les deux restèrent debout.

⁷⁴ L'accent du nom russe tombe sur la dernière syllabe, comme en français. Si la première syllabe était accentuée, cela modifierait l'écriture du nom.

⁷⁵ Il s'agit de Nikolai Nikolaïévitch : voir pages 3 et 16.

⁷⁶ En français dans le texte.

— Nous ne vous retiendrons que quelques instants. Voici le prince Vassili Lvovitch Cheïne, maréchal de la noblesse de la province. Mon nom est Mirza-Boulat-Touganovski. Je suis substitut du procureur. L'affaire dont nous aurons l'honneur de vous entretenir avec vous concerne aussi bien le prince que moi, ou plutôt ma sœur, l'épouse du prince.

Complètement désespéré, Jeltkov se laissa brusquement tomber sur le divan et balbutia de ses lèvres comme engourdies : « Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie. » Mais, se souvenant sans doute de l'avoir déjà proposé, il se releva d'un bond, courut vers une fenêtre en se tirillant les cheveux, et revint à sa place. Ses mains tremblantes se remirent à triturer les boutons de sa veste, ses doigts à pincer sa moustache d'un roux clair, et à se promener sans raison sur sa figure.

— Je suis aux ordres de Votre Excellence, dit-il d'une voix sourde, ses yeux suppliants regardant Vassili Lvovitch.

Mais Cheïne garda le silence. Ce fut Nikolaï Nikolaïévitch qui parla :

— Tout d'abord, laissez-nous vous retourner ceci, qui est à vous, dit-il en sortant de sa poche l'étui rouge qu'il posa soigneusement sur la table. Cet objet fait bien sûr honneur à votre goût, mais nous aimerions vous prier de ne pas renouveler ce genre de surprises.

— Pardonnez-moi... Je sais bien que je suis très coupable, murmura Jeltkov en rougissant, les yeux baissés sur le parquet. Vous prendriez peut-être un verre de thé ?

— Voyez-vous, Monsieur Jeltkov, poursuivit Nikolaï Nikolaïévitch sans paraître remarquer les derniers mots de Jeltkov, je suis très heureux d'avoir affaire à une personne comme il faut, un gentleman capable de saisir à demi-mot. Je crois que nous allons tout de suite nous mettre d'accord. Sauf erreur de ma part, cela fait bien sept ou huit ans que vous poursuivez de vos assiduités la princesse Véra Nikolaïevna ?

— Oui, répondit Jeltkov d'une voix douce, en abaissant ses cils avec vénération.

— Et, jusqu'à maintenant, nous n'avons pris aucune mesure à votre rencontre, bien que, vous en conviendrez, non seulement nous aurions pu, mais même nous aurions dû le faire. N'est-ce pas la vérité ?

— Si.

— Bon. Mais par votre dernière action, l'envoi de ce bracelet de grenats, vous avez franchi les bornes de notre patience. Vous comprenez ? Les bornes. Je ne vous cacherai pas que notre idée fut de nous adresser aux autorités, pour obtenir de l'aide, mais nous ne l'avons pas fait, et j'en suis très heureux, car, je le répète, j'ai tout de suite deviné en vous un homme de cœur.

— Pardonnez-moi. Qu'avez-vous dit ? demanda brusquement Jeltkov en se mettant à rire. Vous vouliez vous adresser aux autorités ?... C'est bien cela ?

Il mit ses mains dans ses poches, s'installa confortablement dans un coin du divan, sortit un porte-cigarettes et des allumettes et alluma une cigarette.

— Ainsi donc, disiez-vous, vous vouliez recourir aux autorités, demander leur aide ?... Vous voudrez bien m'excuser, prince, de rester assis ? dit-il en s'adressant à Cheïne. Bien, ensuite ?

Le prince approcha une chaise de la table et s'assit. Sans répondre, il regardait avec étonnement et aussi avec une curiosité avide, fort sérieuse, le visage de cet homme étrange.

— Vous savez, mon cher, une telle mesure reste dans nos possibilités, reprit Nikolaï Nikolaïévitch avec un peu d'insolence dans la voix. Forcer l'intimité d'une famille étrangère...

— Pardon de vous interrompre...

— Non, excusez-moi, c'est moi qui vous interromps, à présent... cria presque le procureur.

— Comme vous voulez. Parlez. Je vous écoute. Mais j'ai quelques mots à dire au prince Vassili Lvovitch.

Et, sans faire plus attention à Touganovski, il déclara :

— Voici venu le moment le plus pénible de ma vie. Prince, je dois vous parler en mettant de côté toutes les conventions. Êtes-vous prêt à m'entendre ?

— Je vous écoute, dit Cheïne. Ah, Kolia, tais-toi donc, fit-il avec impatience en voyant le geste de colère de Touganovski. Parlez.

Durant quelques secondes, Jeltkov, comme essoufflé, aspira de l'air avec sa bouche, puis il parut rouler au bas d'un escarpement et tomber dans un gouffre. Il parlait seulement ses mâchoires, ses lèvres étaient blêmes et immobiles comme celles d'un mort.

— Voilà une phrase... difficile à prononcer... J'aime votre femme. Mais sept années d'amour sans espoir et courtois m'en donnent le droit. Je reconnais qu'au début, lorsque Véra Nikolaïevna était encore jeune fille, je lui ai écrit des lettres stupides, et j'attendais même, à cette époque, une réponse de sa part. J'en conviens, ma dernière action, l'envoi de ce bracelet, fut encore plus sotté. Mais... voilà, je vous le dis en face, carrément, et je sens que vous allez me comprendre. Je sais que je n'aurai jamais la force de cesser de l'aimer... Dites-moi, prince... en supposant que cela ne vous plaise pas... dites-moi : que pourriez-vous faire pour arracher de moi ce sentiment ? Obtenir mon envoi dans une autre ville, comme l'a dit Nikolaï Nikolaïévitch ? Je continuerai tout autant à aimer Véra Nikolaïevna. Me faire emprisonner ? Mais, là encore, je trouverai moyen de lui rappeler mon existence. Il ne reste qu'une possibilité : la mort... Si vous voulez cela, je l'accepte, quelque forme qu'elle prenne.

— Nous sommes ici dans la déclamation mélodramatique, au lieu de discuter sérieusement, dit Nikolaï Nikolaïévitch en remettant son chapeau. Pour résumer : on vous demande de choisir. Soit vous renoncez définitivement à tourmenter la princesse Véra Nikolaïevna, soit, dans le cas contraire, nous prenons les mesures que nous permettent notre situation, nos relations, etc.

Mais Jeltkov, qui avait entendu ses paroles, ne lui accorda même pas un regard. S'adressant au prince Vassili Lvovitch, il demande :

— Me permettez-vous de m'absenter pour dix minutes ? Je ne vous cache pas que je vais téléphoner à la princesse Véra Nikolaïevna. Soyez certain que, tout ce qui pourra se rapporter de notre entretien, je vous en ferai part.

— Allez-y, dit Cheïne.

Aussitôt que Vassili Lvovitch et Touganovski furent seuls, Nikolaï Nikolaïévitch tomba sur son beau-frère.

— On ne procède pas de la sorte, criait-il en semblant jeter au sol de la main droite quelque objet invisible lui pesant sur la poitrine. Absolument pas ! Je t'avais dit que je me chargeais de la partie pratique de l'affaire. Et toi, tu as molli, tu l'as laissé s'épancher sur ses sentiments. J'aurais réglé l'affaire en deux mots.

— Attends un peu, dit le prince Vassili Lvovitch : tout cela sera expliqué dans un instant. L'essentiel est que, au vu de son visage, je sais cet homme incapable de tromperie, il ne peut mentir délibérément. C'est vrai, réfléchis, Kolia, est-il coupable d'aimer ? Peut-on rester maître d'un sentiment tel que l'amour – sentiment qui n'a pas encore trouvé son exégète ?

Ayant un peu médité, le prince dit :

— Cet homme me fait pitié. Non seulement il me fait pitié, mais je vois là une grande tragédie de l'âme, et sûrement pas matière à plaisanterie.

— C'est du décadentisme, déclara Nikolaï Nikolaïévitch.

Jeltkov revint au bout de dix minutes. Ses yeux brillaient et semblaient profonds, comme remplis de larmes non versées. On voyait qu'il avait tout oublié des convenances mondaines, comme de savoir qui doit être assis, et qu'il avait cessé de se comporter en gentleman. Le prince Cheïne le capta encore, avec la grande sensibilité de ses nerfs.

— Me voilà prêt, dit-il, dès demain vous n'entendrez plus parler de moi. Pour vous, ce sera comme si j'étais mort. À une condition, toutefois – c'est à vous que je m'adresse, prince Vassili Lvovitch : voyez-vous, j'ai détourné des fonds publics, et, que je le veuille ou non, il me faut m'enfuir de cette ville. Vous me permettez d'écrire une dernière lettre à la princesse Véra Nikolaïevna ?

— Non. Fini veut dire fini. Aucune lettre ! s'écria Nikolaï Nikolaïévitch.

— Soit, écrivez, dit Cheïne.

— Ce sera tout, dit Jeltkov avec un sourire arrogant. Vous n'entendrez plus parler de moi, et vous aurez bien sûr encore moins l'occasion de me voir. La princesse Véra Nikolaïevna n'a pas voulu me parler. Quand je lui ai demandé si je pouvais rester en ville pour la voir ne soit-ce que de temps en temps, bien entendu de loin, sans me montrer, elle m'a répondu : « Ah, si vous saviez ce que toute cette histoire m'ennuie. Mettez-y, je vous prie, un terme au plus vite. » Donc, voilà, je mets un terme à toute cette histoire. Il me semble que j'aurai alors fait tout ce que je pouvais ?

Le soir, en arrivant à sa datcha, Vassili Lvovitch relata à sa femme, dans les moindres détails, son entrevue avec Jeltkov. Il se sentait pour ainsi dire obligé de le faire.

Bien que troublée, Véra ne marqua ni étonnement ni désarroi. La nuit, quand son mari vint rejoindre au lit, elle lui dit soudain, en se tournant vers le mur :

— Laisse-moi ; je sais que cet homme va se tuer.

XI

La princesse Véra Nikolaïevna ne lisait jamais de journaux, d'abord parce que cela lui salissait les mains, et ensuite parce qu'elle ne pouvait pas comprendre la langue dans laquelle on écrit de nos jours.

Mais la destinée lui fit justement déplier la page et tomber sur la colonne où ceci était imprimé :

Une mort mystérieuse. Hier soir, vers sept heures, G. S. Jeltkov, fonctionnaire de la Cour des Comptes, a mis fin à ses jours. D'après ce que l'on sait, la cause du suicide est le détournement de fonds étatiques. C'est en tout cas ce que

mentionne le défunt dans sa lettre d'adieu. Étant donné que les dépositions des témoins établissent que l'acte a été volontaire, il a été décidé de ne pas envoyer le corps à l'amphithéâtre d'anatomie.

Véra songea :

« Pourquoi l'ai-je pressentie, cette issue tragique ? Et de quoi s'agissait-il ? D'amour ou de folie ? »

Elle passa toute la journée à déambuler devant les parterres et dans le verger. L'inquiétude qui grandissait en elle à chaque instant ne la laissait pas rester à la même place. Et toutes ses pensées étaient enchaînées à cet inconnu qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle ne risquait plus de voir, ce ridicule P. P. J. Lui revinrent en mémoire les paroles d'Anossov :

« Qui sait ? Peut-être un amour véritable, authentique et plein d'abnégation a-t-il croisé la route de ta vie. »

À six heures, le facteur arriva. Cette fois, Véra Nikolaïevna reconnut l'écriture de Jeltkov, et elle ouvrit la lettre avec un sentiment de tendresse qui la surprit elle-même.

Jeltkov avait écrit ceci :

Ce n'est pas ma faute, Véra Nikolaïevna, si Dieu a jugé bon de m'envoyer cet immense bonheur, mon amour pour vous. Il se trouve que rien, dans la vie, ne m'intéresse : ni la politique, ni la science, ni la philosophie, ni le souci du bonheur futur de l'humanité – la vie, pour moi, se limite à vous. Je sens à présent que je me suis enfoncé dans votre vie comme un coin fâcheux. Pardonnez-moi, si vous le pouvez. Je m'en vais aujourd'hui, et plus rien ne vous fera repenser à moi.

Je vous suis infiniment reconnaissant pour votre seule existence. J'ai réfléchi à mon sujet : il n'y a là ni maladie, ni idée fixe, seulement de l'amour, récompense que Dieu a jugé bon de me décerner, je ne sais au juste pourquoi.

JJe puis bien être ridicule à vos yeux et à ceux de votre frère Nikolai Nikolaiévitch. En partant, je dis avec extase : "Que Ton nom soit sanctifié".

Il y a huit ans de cela, je vous ai aperçue dans une loge, au cirque, et je me suis dit à la seconde même : je l'aime, car il n'y a sur terre rien qui lui ressemble, rien qui soit mieux qu'elle, que nulle bête, nulle plante, nulle étoile, nulle créature humaine n'est plus belle, ni plus douce. Toute la beauté du monde semble s'être incarnée en vous...

À votre avis, que me restait-il à faire ? M'enfuir dans une autre ville ? Mon cœur n'en serait pas moins resté auprès de vous, à vos pieds, chaque instant de ma vie eût été plein de vous, votre pensée ne m'eût pas quitté, j'aurais continué à rêver de vous, en un délicieux délire. J'ai grandement honte, et je rougis dans ma tête en repensant à ce stupide bracelet – c'est une erreur, voilà tout. J'imagine l'impression qu'il a dû produire sur vos invités.

JJe serai parti dans dix minutes, j'ai juste le temps d'y coller un timbre et de mettre ce pli dans une boîte aux lettres, pour ne charger personne de cette mission. Vous brûlerez cette lettre. Je viens d'allumer mon poêle, et j'y brûle tout ce qui me fut le plus cher : votre mouchoir, que j'avoue avoir volé. Vous l'aviez oublié sur une chaise au bal de l'assemblée de la Noblesse⁷⁷ ; le billet par lequel – oh,

⁷⁷ Elle élit notamment le maréchal de la Noblesse, voir la note 2 page 2.

comme j'ai pu le couvrir de baisers ! – vous m'aviez défendu de vous écrire ; le programme de l'exposition artistique que vous tîntes un jour dans votre main, avant de l'oublier sur une chaise à la sortie... C'est tout. J'ai coupé tous nos liens, et pourtant je crois, j'en suis même convaincu, que vous vous souviendrez de moi. Si c'est le cas, alors... je sais que vous êtes très portée sur la musique, je vous ai vue le plus souvent aux quatuors de Beethoven, si vous repensez un jour à moi, alors jouez ou faites jouer la sonate en ré majeur⁷⁸ n°2, op. 2.

Je ne sais comment finir cette lettre. Je vous remercie du fond du cœur d'avoir été l'unique joie de mon existence, son unique consolation, son unique pensée. Que Dieu vous accorde d'être heureuse, et qu'aucun souci terre-à-terre ne vienne troubler votre belle âme. Je vous baise les mains.

Elle alla voir son mari, les yeux rougis par les larmes et les lèvres gonflées, et dit en lui montrant la lettre :

— Je ne veux rien te cacher, mais je sens que quelque chose d'effrayant s'est immiscé dans notre vie. Vous semblez, Nikolaï Nikolaïévitch et toi, ne pas vous y être pris de la bonne manière.

Le prince Cheïne lut attentivement la lettre, la replia soigneusement et, après un long silence, déclara :

— Je ne doute pas de la sincérité de cet homme, et même je ne chercherai pas à comprendre exactement ce qu'il éprouvait pour toi.

— Il est mort ? demanda Véra.

— Il est mort, oui. Je dirais qu'il t'aimait, et n'était nullement fou. Je ne l'ai pas quitté des yeux, j'ai observé chaque mouvement de son visage, chaque altération de sa physionomie. Il ne concevait pas la vie sans toi. Il m'a semblé être en présence d'une immense souffrance, celle dont meurent les gens, j'ai même senti que j'avais devant moi un homme mort. Vois-tu, Véra, je ne savais que faire, comment me comporter...

— Écoute, Vassienka⁷⁹, l'interrompit Véra Nikolaïévna, cela te serait-il douloureux que j'aie en ville contempler ce mort ?

— Non, non, Véra. Je t'en prie. J'y serais bien allé moi-même, sauf que Nikolaï a tout gâché. J'aurais l'air emprunté, je crois bien.

XII

Véra Nikolaïévna quitta sa voiture deux rues avant la Lioutéranskaïa⁸⁰. Elle n'eut guère de mal à trouver le logement de Jeltkov. La même très grosse vieille femme aux yeux gris derrière ses lunettes à monture d'argent sortit pour l'accueillir et demanda comme la veille :

— Qui demandez-vous ?

— Monsieur Jeltkov, dit la princesse.

Sa toilette – son chapeau, ses gants – et son ton quelque peu impérieux durent faire grande impression sur la logeuse, qui devint loquace.

⁷⁸ Dans le texte : « D-dur n°2, op. 2 », en lettres latines. Il y a là une erreur : la sonate en question est en la majeur...

⁷⁹ Pour Vassili.

⁸⁰ Rue de Kiev (Kyiv), ville où Kouprine vécut quelques années. On y trouve l'église luthérienne Sainte-Catherine.

— Entrez, je vous prie, c'est la première porte à gauche, là, tout de suite... Il nous a quittés si vite. Une histoire de détournement de fonds. Il aurait dû m'en parler. On ne fait pas fortune, en louant à des messieurs célibataires. Mais j'aurais pu réunir six ou sept cents roubles pour les lui prêter. Si vous saviez quel homme remarquable c'était, *Pani*⁸¹. Je lui louais cet appartement depuis huit ans, et je le regardais comme un fils, bien davantage que comme un locataire.

Véra se laissa choir sur une chaise qui se trouvait dans le vestibule.

— Je suis une amie de feu votre locataire, dit-elle en alignant un mot après l'autre. Racontez-moi ses derniers instants, ce qu'il a fait, ce qu'il a dit.

— *Pani*, deux messieurs sont venus le voir, ils ont longuement discuté. Ensuite, il m'a expliqué qu'on lui proposait une place de gérant. Ensuite, *Pan Iojj*⁸² a couru téléphoner, et il est revenu tout joyeux. Les deux messieurs sont partis, et lui s'est assis pour écrire une lettre. Puis il est allé poster la lettre, après nous avons cru entendre un coup de pistolet d'enfant. Nous n'y avons pas fait attention. Il prenait toujours du thé à sept heures. Loukéria - la domestique - est allée frapper à sa porte, mais il n'a pas répondu, et on a frappé encore et encore. On a dû finalement enfoncer la porte, et il était mort.

— Parlez-moi du bracelet, intima Véra Nikolaïevna.

— Ah là là, le bracelet, je l'avais oublié. Comment êtes-vous au courant ? Avant d'écrire sa lettre, il est venu me voir et m'a dit : « Vous êtes catholique ? » Moi : « Catholique ». Alors, il me fait : « Vous avez la gentille coutume – il a dit cela : la gentille coutume – d'accrocher aux statues de la Mère de Dieu⁸³ des bagues, des colliers, des cadeaux. Vous pourrez donc exaucer ma demande, et accrocher ce bracelet à une icône ? » Je lui ai promis de le faire.

— Vous pouvez me le montrer ? demanda Véra.

— Mais je vous en prie, *Pani*, je vous en prie. C'est la première porte à gauche. On voulait l'amener aujourd'hui à l'amphithéâtre d'anatomie, mais son frère a obtenu qu'il soit enterré chrétiennement. Par ici, je vous en prie.

Véra rassembla ses forces et ouvrit la porte. La chambre sentait l'encens, et trois cierges y brûlaient. Sur la table placée en travers de la pièce gisait Jeltkov⁸⁴. Sa tête reposait très bas, on avait glissé un petit oreiller mou sous le cadavre, comme en le faisant exprès, puisque le cadavre s'en moquerait. Ses yeux clos avaient une expression de profond sérieux, et ses lèvres souriaient avec une béatitude paisible, comme s'il avait perçu, avant de quitter la vie, quelque secret profond et doux, ayant décidé de toute sa vie terrestre. Elle se souvint d'avoir vu la même expression apaisée sur les masques mortuaires de deux grands martyrs : Pouchkine et Napoléon.

— Voulez-vous que je vous laisse, *Pani* ? demanda la vieille femme, et son ton avait une résonance extrêmement intime.

— Oui, je vous appellerai ensuite, dit Véra, qui sortit l'instant d'après d'une poche sur le côté de sa jaquette une grande rose rouge ; relevant un peu de sa main gauche la tête du cadavre, elle lui mit, de sa main droite, la fleur en-dessous du cou. À cet instant, elle comprit que cet amour dont rêve chaque femme, était passé à côté d'elle. Elle se rappela les paroles du général Anossov au sujet de l'amour éternel, exceptionnel – des paroles quasiment prophétiques. Écartant alors

⁸¹ Madame, en polonais.

⁸² Monsieur... Jeltkov.

⁸³ L'expression dans le texte n'est pas russe, mais polonaise : Matka Boska.

⁸⁴ Tradition russe.

les cheveux des deux côtés sur le front du mort, elle serra ses tempes entre ses mains et déposa un long baiser amical sur le front froid et humide.

Quand elle sortit, la logeuse lui dit, du ton de courtisan des Polonais :

— *Pani*, je vois que vous n'êtes pas comme les autres, chez vous, ce n'est pas seulement de la curiosité. Avant de mourir, feu *Pan Jeltkov* m'a dit : « Si je meurs, au cas où une dame viendrait me contempler, dites-lui que la meilleure œuvre de Beethoven... » Il m'a même écrit ce que c'est. Tenez, regardez...

— Montrez, dit Véra Nikolaïevna en se mettant brusquement à pleurer.

Excusez-moi, la mort me fait une impression si pénible que je ne puis me retenir.

Et elle lut les mots qu'avaient tracés l'écriture maintenant bien connue :

*L. van Beethoven. Son. n°2, op. 2. Largo Appassionato*⁸⁵

XIII

Véra Nikolaïevna revint chez elle tard dans la soirée, et fut contente de n'y trouver ni son mari ni son frère.

Toutefois, la pianiste Jenny Reiter l'attendait ; émue par ce qu'elle avait vu et entendu, Véra s'élança vers elle et, baisant ses grandes et belles mains, s'écria :

— Jenny, ma chérie, je t'en prie, joue-moi quelque chose – et elle sortit aussitôt de la pièce et alla s'asseoir sur un banc au jardin.

Elle ne doutait pas un instant que Jenny allait jouer ce mouvement de la deuxième sonate que lui avait demandé ce mort au nom ridicule, Jeltkov⁸⁶.

Il en fut bien ainsi. Dès les premiers accords, elle reconnut cette œuvre exceptionnelle, unique par sa profondeur. Et son âme parut se dédoubler. Elle songea d'un coup qu'un grand amour, celui qui ne se répète que tous les mille ans, était passé à côté d'elle. Elle se souvint des paroles du général Anossov et se demanda pourquoi le mort l'obligeait, contre son gré, à écouter précisément cette œuvre de Beethoven. Des mots se formaient dans son esprit. Ils fusionnaient dans sa tête si étroitement avec la musique qu'on eût dit des couplets finissant par : “Que Ton nom soit sanctifié”.

« Je vais vous montrer dans ces doux sons une vie qui se voua humblement et joyeusement au martyre, à la souffrance et à la mort. Je n'ai connu ni plaintes, ni reproches, ni souffrances d'amour-propre. Ma seule prière devant toi : “Que Ton nom soit sanctifié”.

Oui, je prévois la souffrance, le sang et la mort. Et je crois qu'il est douloureux de séparer l'âme et le corps. Louange à toi, ma splendeur, louage passionnée et amour paisible. “Que Ton nom soit sanctifié”.

Je me rappelle chacun de tes pas, chacun de tes sourires, chacun de tes regards, chaque son de ta démarche. Mes derniers souvenirs sont enveloppés du souffle d'une douce, paisible et belle tristesse. Mais je ne te causerai nul chagrin. Je m'en vais seul, sans un mot, comme il a semblé bon à Dieu, ainsi qu'au destin. “Que Ton nom soit sanctifié”.

⁸⁵ De nouveau en lettres latines.

⁸⁶ Jeltch, ou joltch, c'est la bile...

Dans l'affliction de mon agonie, ma prière s'adresse seulement à toi. Ma vie aussi aurait pu être belle. Ne murmure pas, pauvre cœur, ne murmure pas. La pendule sonne. C'est l'heure. En mourant, en ce moment triste où je quitte la vie, je chante encore – gloire à Toi !

La voilà qui vient, la mort apaisant tout, et je dis : gloire à Toi !... »

La princesse Véra étreignit le tronc d'un acacia, se serra contre lui et pleura. L'arbre frémissait doucement. Une légère brise se leva et fit bruire les feuilles, comme par compassion pour elle. Les fleurs étoilées du tabac exhalèrent un parfum plus fort... Et pendant ce temps, la musique merveilleuse poursuivait, comme soumise à sa peine :

« Calme-toi , ma chérie, calme-toi, calme-toi. Tu te souviens de moi ? Oui ? Tu es mon unique et dernier amour. Retrouve ton calme, je suis avec toi. Songe à moi et je serai avec toi, parce que toi et moi, nous nous sommes aimés seulement l'espace d'un instant, mais pour l'éternité. Tu te souviens de moi ? Tu te souviens de moi ? Tu te souviens de moi ? Voici que je sens tes larmes. Calme-toi. Dormir m'est si doux, si doux, si doux. »

Ayant fini de jouer, Jenny Reiter sortit du salon et vit la princesse Véra assise sur un banc, toute en pleurs.

– Qu'es-tu ? demanda la pianiste.

Les yeux brillant de larmes, Véra se mit à couvrir de baisers émus et inquiets son visage, ses lèvres, ses yeux, et dit :

– Non, non, il m'a pardonné, à présent. Tout va bien.

1910